VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 16 Aout 1916 NUMERO 14

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

UNE LECON D'ESPERANCE

Hier, fête de l'Assomption, les fils de l'Acadie célébraient leur fête nationale. Fête d'un peuple échappé comme miraculeusement à la mort à laquelle l'avait voué des maîtres félons et tyranniques afin de l'arracher à la foi et à la langue de ses pères et lui voler ses terres, il est bon de s'y arrêter longuement. La prodigieuse résurrection de ce jeune peuple jeté sur une terre d'exil et revenu vivre et conquérir les terres d'où il avait été chassé, est une magnifique leçon d'espérance et un éclatant démenti à tous les efforts des tyrans acharnés à la ruine d'un peuple qui ne veut pas mourir.

* * *

Des récits de ce "grand dérangement", de cette déportation d'un peuple pour faire place à ses persécuteurs, il n'en est peut-être pas de plus saisissants que celui que nous donne avec toute la sécheresse d'un procès-verbal, Arthur G. Doughty dans "The Acadian Exiles".

De moeurs simples, honnêtes et douces, les bons Acadiens vivaient paisiblement, cultivant leurs terres, ne pensant point, selon le mot de M. Doughty, qu' "ils seraient jetés hors de leurs foyers, dépouillés de tout ce qui leur était cher dans la terre de leur berceau et chassés comme des vagabonds et des exilés". Ecoutez les ordres donnés par les chefs aux exécuteurs de cette honteuse spoliation, dont on rêvait, Doughty nous l'assure, depuis vingt ans. On croirait entendre les Boches d'aujourd'hui. "On conseilla à Monckton d'agir secrètement et de "s'efforcer de découvrir quelque stratagème qui lui permît de mettre la main sur les hommes, et les jeunes et les vieillards (particulièrement les chefs de famille) et de les détenir jusqu'à l'arrivée des transports". Il devait aussi apprendre aux habitants que leur bétail et leur récolte devenaient la propriété de leur souverain et que nul n'aurait le droit d'emporter avec lui "the least thing but their ready money and household furniture". Le 8 août, Monckton apprenait l'arrivée prochaine des transports et on lui conseillait que "in the interval he would do well to destroy all the villages in the vicinity of Béauséjour or Cumberland, and to use "every other method to distress as much as can be, those who may atempt to conceal themselves in the woods". Monckton somma les habitants de se réunir au Fort Cumberland. Quatre cents hommes répondirent à cette sommation. Là, il leur apprit, dit Doughty, "that their lands and chattels were forfeited to the crown, and that in the meantime they would be treated as prisoners". Le capitaine Webb, moins heureux que Monckton, n'avait fait que quelques prisonniers "and destroyed a number of villages on the route" (Doughty). Le capitaine Frye parcourait la rive nord "with orders to take prisoners and burn the villages on the way". Le capitaine Gilbert fut délégué à Baie Verte "on a similar mission". Trouvant le village désert, "Frye set fire to the buildings". Arrivé ici dans son récit, Doughty note sèchement: "On the way the appearance of a house or a barn seems to have been the signal for the vessels to cast anchor, while a party of soldiers, torch in hand, laid waste the homes of the peasantry". Frye échoue dans sa mission: néanmoins, "he had destroyed over two hundred buildings and a large quantity of wheat and flax". Gilbert n'avait guère flâné de son côté, car "he had laid waste the Village of Baie Verte and the neighboring farms". Le 13 octobre, une dizaine de navires, portant un millier d'Acadiens, mettaient à voile pour les terres d'exil. "After the departure of the vessels, écrit Doughty, the soldiers destroyed every barn and house in the vicinity". Est-il lignes plus empoignantes et douloureuses que ce récit, ramassé en quelques lignes, de l'embarquement des victimes? "Les Acadiens durent se mettre en rangs; on fit l'appel des jeunes gens qui eurent ordre de se mettre en marche. Ils refusèrent d'obéir à moins d'être accompagnés de leurs pères. Winslow leur dit que des ordres étaient des ordres, que ce n'était point le temps de parlementer, et il commanda aux troupes de mettre baïonnette au canon et d'avancer. Cela paraît avoir eu l'effet voulu, car, avec l'aide du commandant qui poussait de l'avant l'un des jeunes gens, vingt-quatre se mirent en marche et le reste suivit. Le chemin conduisant de l'église aux navires, long de près d'un mille et demi, était bordé de centaines de femmes et d'enfants, qui tombèrent à genoux, pleurant et priant. Quatre-vingts soldats conduisaient cette procession qui défilait lentement. Des hommes chantaient, quelques-uns pleuraient et d'autres priaient". Avertis, les Acadiens demandaient refuge et protection aux forêts. Et Lewis, délégué à la poursuite des habitants de Cobequid, pouvait tout au plus dire à son chef "that he had laid their habitations in ruins". Vingt-quatre des jeunes gens emprisonnés sur un des navires s'échappèrent, grâce au secours prêté par un certain François Hébert. Winslow ordered Hébert, écrit Doughty, to be brought ashore, and, to impress upon the Acadians the gravity of his offense, his house and barn were set on fire in his presence. At the same time the inhabitants were warned that unless the young men surrendered within two days all their household furniture would be confiscated and their habitations destroyed. If captured, no quarter would be given them. The result was that twenty-two of the young men returned to the transports. The other two were overtaken by the soldiers and shot". Le dernier acte du grand drame approchait. "On October 8, amid scenes of wild confusion, the embarkation began in earnest. From the villages far and near came the families of those who were detained in the church and on the vessels. Some came aiding the infirm or carrying the sick, while others were laden with bundles of their personal effects. Most were on foot, although a few rode in the vehicles bringing their household goods. Old and young wended their way to the vessels, weary and footsore and sad at heart."

La grande tragédie avait pris fin: plutôt elle allait avoir son dernier acte en terre américaine. "In all, over six thousand persons had been forcibly deported, while the rest of the population had been driven to the wilderness and their homes laid waste", écrit en terminant Doughty.

* * *

Un peuple avait vécu. Les quelques débris qui en subsistaient en terre d'exil ne tarderaient point à se fondre dans la masse américaine. Et Lawrence se fut moqué de qui lui eut dit qu'il demandait vainement, aux différents gouverneurs des colonies d' "user de ces exilés de la façon qui assurerait le mieux notre dessein de faire qu'ils ne puissent jamais se reconstituer en tant que peuple". Et pourtant, ce contradicteur aurait eu raison. A peine les Acadiens avaient-ils pris pied en terre d'exil, qu'ils s'attachaient obstinément à l'idée de revenir au pays natal. Et rien n'est plus sublimement douloureux que le spectacle de ces pauvres exilés, remontant les côtes de la Nouvelle-Angleterre, à la recherche de la terre ancestrale. Ecoutez encore Doughty: "En 1776 les exilés du Massachusetts s'assemblèrent à Boston et décidèrent de retourner au pays natal. Tous ceux qui pouvaient marcher, à peu près neuf cents hommes, femmes et enfants, remontèrent les régions désertes des côtes de l'Atlantique et traversèrent le Nouveau-Brunswick jusqu'à l'isthme de Chignecto. Bon nombre périrent en route, tués par les fatigues d'une marche qui dura plus de quatre mois. Mais finalement ces pèlerins fatigués atteignirent le but de leur voyage. Et près de l'endroit où se trouve aujourd'hui le village de Coverdale, dans le comté d'Albert, Nouveau-Brunswick, le chant du coq saluant le lever du soleil leur apprit l'existence, là, d'une petite ferme. A leur indescriptible joie, ils découvrirent qu'un homme de leur race y vivait. Ils y séjournèrent quelques jours, demandant des nouvelles des amis de jadis. Puis, se séparant, ils allèrent dans différentes directions. Tout avait figure nouvelle dans l'isthme. Les vieux bâtiments si amis de la ferme d'autrefois avaient disparu ou donnaient abri à des étrangers parlant une autre langue: même le nom des endroits avait cessé d'être connu."

* * *

D'autres groupes d'exilés suivirent celui du Massachusetts, comme lui jalonnant de victimes la route du retour. Petit à petit la nation se reforma: les villages se reconstituèrent; les cadres de la vie nationale furent refaits. Et aujourd'hui, les fils de ceux qu'on a chassés du pays de leurs pères peuvent, s'ils ont un peu d'audace, apercevoir dans l'avenir le jour où ils seront la majorité en terre d'Acadie. Ils ont pour eux "la revanche des berceaux". Et l'on doit avouer qu'ils en usent libéralement. Ils ne formaient, en 1871, que douze pour cent de la population totale du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse. Au recensement de 1901, nous apprenions qu'ils représentaient seize pour cent de la population totale de ces deux provinces. Et c'était dix-huit pour cent en 1911. Au Nouveau-Brunswick, la population s'accroissait durant la dernière décade (1901-11) de 20,769. Chose remarquable et réconfortante, ce surplus était presque entièrement acadien. En dix ans, nos frères du Nouveau-Brunswick avaient vu leur groupe s'accroître de 18,514. Leur force s'affirme de jour en jour. Et comme en ce pays les minorités très fortes et qui menacent de devenir la majorité seules comptent, les Acadiens du Nouveau-Brunswick imposent de plus en plus aux Anglais le respect de leurs droits et de leur langue. L'an dernier, ils avaient la grande joie d'entendre parler français au parlement du Nouveau-Brunswick.

* * *

"Qui tient la langue tient la clef qui de ses chaînes le délivre", a dit le grand Mistral dont le verbe d'or a ressuscité la belle et antique Provence. Nul plus que le peuple acadien n'a démontré plus clairement toute la vérité de cette formule. Vraie des Acadiens, elle peut et doit l'être de tous les autres groupes français de ce pays. Parce que l'Acadien n'a jamais été traître au parler ancestral, il a survécu à l'exil, réconquis la terre où dormaient les anciens et refait les cadres de sa vie nationale. Aujourd'hui tombent les chaînes dont on a voulu garrotter son âme française et catholique.

VALCARTIER ET LE CAMP BORDEN

Le manque de discipline

Dans un vigoureux article, Pierre Labrosse, du **Nationaliste**, souligne la canaillerie de la presse anglaise de ce pays, qui à tout moment voit la paille dans notre oeil, mais oublie qui trône avec impudeur dans l'oeil anglais. Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire goûter la partie maîtresse de l'article de Pierre Labrosse.

Certes, la discipline ne paraît pas être des mieux observées dans les régiments canadiens-français, — pas moins, cependant, que dans les bataillons anglo-canadiens. Ce ne sont pas des Canadiens-français qui ont saccagé un hôtel et un restaurant à Calgary, passant outre aux appels à l'ordre que firent entendre les officiers de ce régiment en révolte. Ce ne sont pas des soldats canadiens-français qui, à Edmonton, ont menacé de saccager un journal, simplement parce qu'il avait publié une note malicieuse. Ce ne sont pas des soldats canadiens-français qui, à Berlin (Ontario), — aujourd'hui Kitchener, — ont désobéi à leurs officiers et ont roué de coups un pasteur luthérien, au mépris des recommandations que leur avaient données leurs officiers. Bref, les soldats canadiens-français, même s'ils ne sont pas des plus obéissants aux règlements militaires et ont une tendance à traiter par-dessous la jambe les formalités dont on entoure leurs menus devoirs de militaires, ont jusqu'ici donné au front l'exemple d'une vaillance qui s'est traduite en éloges peu nombreux, mais bien mérités, dans les dépêches officielles, et dont font foi les listes des officiers et des soldats du 14e et du 22e tombés au front, en Flandre.

Le pire incident survenu dans l'armée canadienne, ce fut, il y a peu de temps, la révolte, au camp Borden, dans l'Ontario, de trois ou quatre régiments qui, huant leurs chefs, saccagèrent tout, jusqu'aux quartiers généraux du commandant, pour ne s'arrêter que devant des baïonnettes tendues vers eux. Ce n'étaient pas, en l'occurrence, des bataillons canadiens-français, mais des bataillons anglo-canadiens qui se comportèrent ainsi, menaçant même de faire un mauvais parti au ministre de la Milice venu les passer en revue. Une fois de plus, les faits ont confirmé cette opinion, que si les Canadiens-français enrégimentés respectent plus ou moins la discipline, — en quoi ils ne sont pas pires que leurs camarades anglo-canadiens, — ce ne sont pas de mauvaises têtes, et qu'ils savent respecter l'autorité.

Valcartier et le camp Borden

Aux premiers temps de la mobilisation, à Valcartier, on a fait, dans la presse anglo-canadienne, beaucoup de bruit autour du fait que les soldats canadiens-français permissionnaires ne rentraient pas toujours au camp à l'heure réglementaire et que, parfois, ils prolongeaient leur séjour extérieur au delà du temps que leur commandant leur avait alloué. Et, à ce sujet, on ne se gênait pas, puisqu'il ne s'agissait que de "**damned Frenchmen**", de leur appliquer tôt et bien l'épithète de déserteurs. C'étaient, colportait-on dans les dépêches tendancieuses, des insoumis et de mauvais sujets. Le **News** de Toronto a plus souvent qu'à son tour exagéré ces escapades de permissionnaires.

Aujourd'hui, il y a dans l'Ontario un vaste camp militaire, capable de loger 60,000 à 80,000 soldats, inauguré par la révolte que l'on sait, survenue il y a quelques semaines. Une trentaine de mille soldats y sont mobilisés, de tout l'ouest de l'Ontario. Il n'y a là que des bataillons de langue anglaise, recrutés dans la **Banner Province**, dans l'ultra-loyal Ontario, cette province d'un si haut patriotisme qu'elle s'imagine être la parangon de l'impérialisme.

Or voici ce que le **Star** de Toronto écrit à propos de la conduite des militaires de ce camp, dans son numéro de mercredi dernier (2 août): "**Il ne paraît y avoir aucun doute que, de fait, le camp Borden a jeté la confusion dans tout le district militaire avoisinant et qu'il a même provoqué la confusion jusque dans le district avoisinant de London. Dimanche dernier, les deux tiers des régiments au camp étaient absents, en congé. Et, presque tout le temps, il y manque un tiers des troupiers stationnés à cet endroit. Il est obligatoire d'y être libéral dans la distribution des congés, afin d'amortir le mécontentement des hommes. Ce qui complique le problème déjà complexe qu'ont à tirer au net le général Logie et son état-major très occupé, c'est qu'il y a plus de 2,000 soldats absents sans permission, et que l'on n'a encore rien fait pour les ramener au poste. A nul endroit, dans le second district militaire, on n'a permis aux soldats de s'absenter ainsi à leur guise et de revenir quand il leur plaît, avec cette entente tacite qu'on ne leur posera aucune question relative à leur absence.**"

Dans l'Ontario et dans le Québec

Assurément, si, au camp de Valcartier, un tel état de choses existait, le **News** et toute la séquelle des feuilles anticanadiennes-françaises donneraient furieusement de la voix, vociférant qu'il ne faut pas s'attendre à d'autre chose des soldats canadiens-français, déserteurs par tradition, et que des associations obscures incitent à jeter leurs armes. On répéterait toutes les calomnies de l'automne de 1914 et de celui de 1915, alors que, gravement, un rédacteur du **News**, de passage à Valcartier, écrivait à son journal que plusieurs centaines de soldats canadiens-français désertaient à l'instigation d'un groupe formé pour leur favoriser la désertion en bloc. Et, insidieusement, le même bonhomme laissait entendre, entre les lignes, que, tout au fond, les nationalistes n'étaient pas étrangers à cette propagande antimiliaristte, n'existant que dans sa cervelle exiguë.

Mais, voilà; les deux ou trois mille soldats en congé, sans permission, au camp Borden, sont de langue anglaise. Et il s'agit de la réputation de loyalisme intransigeant de la province voisine. Aussi y a-til peu de journaux ontariens qui aient eu la franchise de dire au public ce qui se passe à cet endroit. Le **News**, par exemple, n'a pas eu sur le nombre des absents que l'on sait le moindre commentaire. De même, la **Sentinel** et les autres feuilles jingoes ont gardé "de Conrart le silence prudent". C'est la conspiration du silence. Si les Canadiens-français enrégimentés eussent ainsi pris la clé des champs, quel bruit ce serait, et comme tout le pays saurait qu'au camp Borden "il manque 2,000 soldats de langue française, qui ont déserté leurs régiments à la suite d'une campagne menée sourdement parmi leurs rangs", comme s'exprimerait le **News**!

Pierre Labrosse.

A DROITE ET A GAUCHE

Quelle est la situation exacte du Canada après deux ans de guerre? Nos politiciens ont bien, à l'occasion du troisième anniversaire de la déclaration de la guerre, parlé de l'accroissement de nos revenus, mais tous ont été muets comme des carpes sur l'allure rapide à laquelle nous courons vers une dette d'un milliard.

* * *

Les "double-mentons" et les "gros ventre" ont disparu de l'Allemagne, constate avec plaisir la **Gazette de Cologne**. Et la santé publique s'améliore sensiblement.

Certaines gens ont le don de se trouver des consolations même dans les circonstances les plus pénibles.

* * *

"Bébé dans le corps d'une vache", lisons-nous dans un quotidien de Montréal.

* * *

N'oublions pas que pour faire une lutte efficace, il faut le nerf de la guerre. Donnez régulièrement à l'Association d'Education. A plus tard les cadeaux de vingt-cinq mille piastres et gardons-nous d'aider nos adversaires.

* * *

Une petite vérité qu'il ne faut jamais oublier: Les catholiques de langue anglaise sont la minorité dans l'archidiocèse de Winnipeg.

* * *

Du français à l'école; du français au foyer; du français à l'église.

* * *

Certaines gens ont, dit-on, le bonheur de naître sous une bonne étoile. Le major Bassett doit être de ce nombre de privilégiés. Il n'est pas allé au front depuis le commencement de la guerre, il n'a jamais de sa vie vu le feu, mais il n'en a pas moins su, en une quinzaine de mois, se hisser du grade de simple lieutenant à celui fort bien rétribué du reste, de major.

L'**Evénement** de Québec se plaint amèrement de ce que les Canadiens-français enrôlés dans des régiments anglo-protestants soient privés d'aumôniers catholiques et souligne le fait que le ministère de la milice est peu enclin à former une brigade canadienne-française.

L'**Evénement** doit pourtant savoir à quoi s'en tenir sur les sentiments du ministère de la milice. N'a-t-il pas tenté d'obtenir des recrues dans le Québec rural en se servant d'affiches exclusivement anglaises? N'est-ce pas ce même ministère de la milice qui pousse le mépris de tout ce qui est français jusqu'à ne se servir que de l'anglais pour prévenir une famille canadienne-française de la mort d'un fils tombé au front?

* * *

Le **Catholic Register** compare lord Lansdowne au bourreau de Casement. Ce n'est guère flatteur pour ce dernier.

* * *

La Montreal Ammunition Company a, depuis un an, payé à ses actionnaires un dividende de 750 pour cent. Un actionnaire qui détient $153,000 d'actions a touché en un an la somme énorme de $1,125,000.

Si la guerre fait des miséreux, elle fait aussi des riches.

* * *

M. le shérif Lemieux, président du bureau de censure des pellicules cinématographiques à Montréal, signifie aux fabricants de pellicules qu'à l'avenir les légendes devront être toutes traduites en français.

Bravo, monsieur le shérif.

* * *

Nos frères acadiens du Nouveau-Brunswick, qui sont trente pour cent de la population totale de cette province, demandent au gouvernement fédéral de nommer un successeur français au juge Landry, récemment décédé. Ils suggèrent même le nom de M. Maximilien D. Cormier, brillant avocat.

Nos frères du Nouveau-Brunswick insistent d'autant plus vigoureusement qu'ils savent notre ministre actuel de la justice très enclin à donner à des Canadiens-français des successeurs irlandais.

* * *

Mlle Marie Chiasson, une petite acadienne, est arrivée première aux examens "matriculaires" du Nouveau-Brunswick.

* * *

Une dépêche de Chicago, reproduite par notre confrère la **Northwest Review**, nous apprenait, il y a quelques semaines, que Mgr Mundelein, le nouvel archevêque de Chicago, venait de défendre l'enseignement dans les écoles sous son contrôle, de toute autre langue que l'anglais.

Il n'en est rien. Mgr Mundelein n'a pas défendu l'enseignement dans les écoles sous son contrôle, d'une langue autre que l'anglais. Toute cette histoire a germé dans le cerveau d'un journaliste à court de copie. Mgr Mundelein a décrété l'uniformité des manuels scolaires dans les écoles paroissiales: uniformité de livres pour les écoles françaises, uniformité de livres pour les écoles polonaises, uniformité de livres pour les écoles anglaises.

Espérons que notre confrère la **Northwest Review** rectifiera.

* * *

Le **News** de Toronto se demande si l'argent allemand n'alimente pas la résistance française dans le Québec.

Le **News** sait qu'il n'en est point ainsi. Mais des élections fédérales auront lieu dans quelques mois et un bon petit appel aux préjugés de l'Ontario ne nuira pas au parti.

DEPART POUR LE FRONT

Le maréchal des logis Jacques des Moutis, dont nous avons relaté les brillants états de service dans notre numéro du 26 juillet dernier, vient de nous quitter à l'expiration de sa permission, pour reprendre devant Verdun le commandement du gros canon dont nous avons donné la photographie.

Comme père de six enfants vivants, ce vaillant avait droit d'être affecté aux services d'arrière; il ne l'a pas voulu, et comme ses deux frères dont l'un est officier supérieur et l'autre capitaine, il a tenu à remplir plus intégralement son devoir de bon Français en affrontant la bataille.

Nous pouvons dire aujourd'hui sans crainte de froisser sa modestie — puisqu'il est parti — qu'il a à son actif deux citations et que la permission qu'il vient de passer parmi nous lui a été donnée comme une recompense.

De tout coeur nous souhaitons à ce courageux toujours bonne chance dans les terribles risques du combat, et un glorieux retour en bonne santé au milieu de sa belle famille, après la victoire.

"JE DONNE MON SANG, JE NE LE VENDS PAS!"

C'est une scène véritablement touchante que celle qui s'est passée dans l'un des hôpitaux de la Croix-Rouge, à Biarritz:

Un des salons du Grand Hôtel a été transformé en salle d'hôpital. Autour d'un lit où est étendu un jeune gars normand, aussi blanc que l'oreiller sur lequel repose sa pauvre tête endolorie, des infirmières s'empressent. Le chirurgien, silencieux, recueilli, regarde cet enfant dont la vie semble peu à peu fuir le corps meurtri, puis, tout à coup, il dit, comme se parlant à lui-même:

—Il est trop exsangue pour tenter une opération, il faudrait une transfusion du sang. Mais qui? Comment?

Il regarde autour de lui et ne voit que d'autres blessés, quelques rares rescapés qui sont près de leur camarade presque moribond. Mais voilà un de ces rescapés, tout jeune, lui aussi, mais déjà remis, les joues roses, les yeux brillants de la joie que donne le retour à la santé, qui a entendu les paroles du docteur. Hésitant, gauche, il s'approche et, d'une voix que l'émotion rend un peu rauque:

—Comme ça, si vous voulez, Monsieur le docteur, dit-il, vous pouvez en prendre de mon sang pour le camarade.

Il n'est plus temps d'hésiter, le médecin fait l'incision, la transfusion s'effectue et nous voyons peu à peu les joues et les lèvres du soldat normand se colorer, ses yeux s'ouvrent lentement. Puis, avec les forces, l'intelligence revient; il regarde le Breton et murmure:

—Ben, maintenant que j'ai de ton sang, nous sommes frères, pas vrai?

L'opération pourra se faire, et un Français de plus sera conservé à la patrie menacée. Pendant ce temps, les quelques témoins de cette émouvante scène se sont empressés autour du soldat breton et ont fini par savoir qu'il est orphelin et sans le sou. On se consulte dans l'embrasure d'une des grandes baies, d'où l'on voit l'océan aux vagues agitées, et peu après une quête se fait et on remet à l'habile chirurgien la somme de 500 francs pour le brave petit Breton qui, spontanément, simplement, vient de nouveau de verser son sang pour la France. Ravi de pouvoir offrir, pas comme récompense, mais comme preuve de la sympathie que sa belle action lui a acquise, le docteur s'approche du petit soldat et, avec quelques mots émus, lui tend les billets bleus et blancs.

Geste de refus du Breton, insistance du docteur. Nouveau refus, et le jeune héros de dire:

—Non, merci bien tout de même, Monsieur le docteur; je donne mon sang, je ne le vends pas!

L'ORIGINE DU MOT "GUIGNOLEE"

Les historiens prétendent que les druides, ayant coupé la branche du parasite, s'écriaient: "Au gui! l'an neuf"!

J'aime assez entendre ces devins s'exclamer en langue française, deux mille ans avant la création de notre langage. Cela montre que les historiens savent beaucoup de choses.

Néanmoins, il paraît certain qu'ils disaient cela bien clairement dans les termes en usage chez eux. Alors je traduis les mots que l'on vient de lire et je dis en langue celtique: "Ah ghi bladhna ûr"! Voici ce qui s'appelle saluer la nouvelle année.

Benjamin Sulte.

"La Patrie, 1910."

LE COIN DES DAMES

C'EST un fait que nous autres, hommes, nous ne sommes pas dévôts." Je ne sais pourquoi je me rappelle, ce soir, cette "profession de foi" qu'on me faisait dernièrement. Celui-là ne se trompait pas, certes, dans son assertion. "Mais, ripostai-je, j'en connais qui le sont", et je lui en nommai quelques-uns, que je voyais assidus à la messe et autres exercices publics. "Oh! ceux-là pensent à la mort." "Et les jeunes gens, notamment tel et tel?" "C'est afin d'y rencontrer les filles, me dit-il."

Pour une énormité, c'en est une, pas vrai? Quant à la gent féminine prise en bloc, il paraît que le goût de la prière étant inné chez elle, elle passerait volontiers ses journées à l'église pour y dire des patenôtres. Je n'en savais rien, car pour ma part, jugeant les autres par moi-même, je croyais que la dévotion n'étant pas une affaire de sentiments, demandait à tous, ou à peu près, quel que fût le sexe, un effort et souvent un effort très grand.

Il eût été plus juste de dire, par exemple, que la femme — l'être faible de la création — ne le cédait en rien, sous ce rapport, à l'énergie de l'homme. Ah! là, je l'aurais approuvé... Mais, un homme avouer sa faiblesse!!! c'est par trop naïf...

C'est bien certain que si nous faisions comme la plupart d'entre eux: n'aller à l'église que lorsque les commandements nous y forcent, qu'il ne fait pas trop chaud, ne se confesser qu'à bon escient, une ou deux fois par six mois, recevoir son Créateur autant de fois et pas plus, c'est certain, dis-je, qu'on ne se plaindrait pas tant de la disette d'hommes de Dieu. Qu'en pensez-vous? Et puis, la messe et les vêpres se diraient pour les vieillards au bord de la tombe, pour les bancs.—Et voilà!

Cette après-midi, en faisant les visites requises pour gagner les indulgences de la Portioncule, j'ai aperçu quelques messieurs qui m'ont édifiée. Ils étaient peu nombreux et j'aurais pu les nommer presque tous. J'ai pu constater combien étaient capables de ce petit effort de piété...

J'avoue avoir eu de malencontreuses distractions que m'a données un jeune homme qui me suffoquait, vrai, avec sa façon de relever son pantalon, chaque fois qu'il faisait sa génuflexion ou qu'il s'agenouillait. C'est une particularité qu'il aurait pu laisser à la porte de l'église, pour un quart d'heure...

Allons, me voilà sur une pente, qui n'est pas celle de la charité, je le crains. Le ridicule de la chose est pourtant bien à la hauteur de ma petite malice, je vous assure.

A ceux qui diront que je n'ai pas fait d'efforts en priant aujourd'hui, je prendra mon physique exténué à témoin... et peut-être avouerait-il qu'il s'opposerait à ce qu'il y eût de la portioncule tous les dimanches...

Que ne fait-on pas pour le monde, même au prix de très grandes fatigues? On ne songe pas à s'en plaindre, lors même qu'on en reçoit aucune récompense, et loin de là... Tient-il compte seulement du bon vouloir des gens? Pas du tout. Tandis que Dieu, tout Roi du Ciel et de la Terre qu'Il est, qui aurait droit à toutes les exigences, se contente de si peu, venant de ses créatures. Le paradis qu'il nous promet vaut bien la peine qu'on se renonce un peu, vraiment.

JACQUELINE DES ERABLES.

Le 6 août 1916.

L'APPRECIATION de ce que l'on fait donne du charme à la vie. C'est le sel qui assaisonne notre existence et qui la bonifie. Un peu d'encouragement, un mot appréciant les quelques efforts qu'une personne fait, c'est si peu et pourtant cela fait tant de bien. Il ne faut pas se le cacher, quand on travaille pour quelqu'un, on s'attend à ce que cette personne reconnaisse notre dévouement, et si on n'a pas cette appréciation, on est très désappointé. Cependant il existe des êtres supérieurs qui n'ont pas besoin d'encouragement et d'appréciation pour les faire agir. Ils accomplissent leur devoir et la critique ou la sympathie ne les émotionne jamais. Ils ne s'occupent pas de l'opinion des autres, et le jugement du voisin ne les déragne pas. Leur motto est: "Fais bien — laisse dire."

N'est-ce pas ce qu'il y a de mieux à faire? Car souvent avec la meilleure volonté on ne fait pas au goût de tout le monde et on blesse quelquefois sans intention. Cependant Dieu connaît le fond de notre coeur, l'intime de nos pensées. Il sait bien, Lui, que nous voulons bien faire. Cela seul devrait nous encourager à poursuivre la route tracée, la tête haute, et continuer à travailler avec la même ardeur, car ce qui était bien hier sera bien demain.

O vous qui avez du coeur, avec une parole d'appréciation vous pouvez aider, dans la dure bataille qu'est la vie, celles qui luttent pour l'existence. Cette jeune fille commis qui s'empresse auprès de vous, appréciez ce qu'elle fait en disant un bon mot d'elle à son patron. Contrairement, si vous avez à vous en plaindre, considérez que la pauvre enfant est fatiguée, énervée, et que si vous raportez son manque de civilité ou d'empressement, elle perdra sa position ou elle n'aura pas l'augmentation de salaire promise. Alors toute une famille innocente souffrira peut-être de la conséquence de vos paroles. Il y a certaines personnes qui ne trouvent jamais bien ce que les autres font et si le beau ou le bien est trop évident, elles condescendront à dire: Oh! c'est bien, mais Mademoiselle ou Madame une telle réussit beaucoup mieux et celle à qui on rapporte cette appréciation se décourage et ne veut plus recommencer la tâche.

Nous sentons toutes le besoin d'être appréciée, et il y a des éloges qui ne font pas de mal, qui encouragent sans enivrer. La personne appréciative trouve sa récompense bien vite, car on se dépense deux fois pour celle qui reconnaît avec un sourire le peu qu'on fait pour elle. Les domestiques ne regardent pas à travailler tard à faire un surcroit d'ouvrage pour Madame qui apprécie si gracieusement et si généreusement ce que l'on fait pour elle.

Si on considérait ce que l'appréciation nous donne de plaisir, nous en serions plus prodigue pour les autres. Ce n'est pas que nous n'apprécions pas les faveurs reçues, mais souvent nous oublions de reconnaître en disant un simple merci.

Ne mesquinons donc pas nos paroles d'appréciation. Elles serotn peut-être la cause du succès dans la carrière d'une personne. Faire du bien, aider aux autres, n'est-ce pas la plus noble ambition de toute femme de coeur?

GERTRUDE.

L'ART A LA MAISON

Acheter exige du tact, du discernement, de l'esprit d'observation, de la patience et un peu de bonheur.

On voit déjà que ce n'est pas une science facile.

Sans développer les qualités que nous venons d'indiquer, nous devons simplement dire que savoir acheter consiste dans la connaissance de la qualité et du prix des choses.

Cette science ne peut être acquise que lentement par les leçons de l'expérience et nous approuvons beaucoup ces mères de famille qui allant elles-mêmes faire leur marché, y conduisent leur fille pour l'initier aux petits commérages des marchands et à l'art de ne pas se laisser duper.

* * *

On se plaint que les femmes marchandent; mais, certes, on y est bien obligé à cause de la mauvaise foi des vendeurs.

Cependant on marchanderait avec moins de tenacité si l'on était plus au courant de la qualité et de la valeur des objets qu'on veut acheter.

Voulez-vous que le vendeur ne vous laisse pas longtemps discuter? Faites une offre raisonnable, résistez poliment aux sollicitations, puis allez ailleurs.

Les maisons à prix fixe simplifient les achats, c'est un progrès; mais il faut bien faire attention aux produits qu'elles livrent.

Autant que possible adressez-vous à des maisons connues et richement fournies; vous ne payerez pas plus cher et ce que vous acheterez sera plus frais et de meilleure qualité.

Payez comptant ou à époque rigoureusement fixe: vous serez mieux servis et vous payerez moins cher. Même règle pour les ouvriers, si vous voulez être bien servis. Une couturière, par exemple, ne vous fera jamais attendre votre robe au-delà du temps fixe, quand elle saura que son argent est prêt et lui sera remis en échange de son travail.

En recommandant les riches magasins, nous n'avons voulu parler que des achats en gros, des provisions de ménage ou des dépenses importantes; pour ces petites fantaisies du moment, ces objets minimes qu'il faut si fréquemment: aiguilles, fil, lacets, n'y aurait-il pas un acte de bienfaisance à les acheter à ces petits marchands qui étalent sur la place publique ou passent devant votre maison, emportant toute leur fortune?

Le sou que vous leur ferez gagner leur portera bonheur sans vous appauvrir; ils le recevront en se signant, si c'est le premier de la journée et peut-être si l'heure est un peu avancé, ils vous diront en vous remerciant: Je vais acheter du pain.

Or les sous aux petits marchands honnêtes sont les miettes de notre fortune que le bon Dieu nous commande de laisser tomber sur le chemin pour les pauvres voyageurs.

Savoir acheter chaque chose en son temps ne peut être encore que le résultat de l'expérience et devient une source féconde d'économie.

"Provision est profusion", dit un proverbe, et la maison qui n'a pas de provisions court risque à chaque instant de manquer de tout.

Ce qu'il faut avant tout, c'est la connaissance des choses qui se conservent sans se détériorer et de celles qu'on ne peut acheter qu'au fur et à mesure qu'on en a besoin.

Cette connaissance une fois acquise, achetez tout à la fois ce qui est nécessaire pour l'approvisionnement, et achetez-le de première main.

Les provisions de bois, de légumes, de fruits, ont chacune leur temps: il faut le connaître.

Achetez toujours ce qui est bon; même en le payant plus cher, on dépense moins à cause de l'usage qui en est plus long. Méfiez-vous en principe de tout ce qu'on vous offre à bon marché et qui ne vous est pas utile pour le moment. Rien ne ruine comme ces bonnes occasions. Ou bien en effet ces objets dont vous n'avez pas besoin ne vous serviront jamais, ou bien ils seront détériorés et moins frais quand le moment de les employer sera venu; dans tous les cas vous avez fait une avance d'argent que vous auriez pu mieux utiliser.

Appliquez cette règle aux provisions de bouche; n'achetez pas ce qui est exquis mais toujours ce qui est réellement bon, et quelquefois ce qui est meilleur.

(La Science du Ménage.)

DE LA MODE

Pour les robes d'automne, les combinaisons de tissus de même couleur sont remarquables. Ainsi la serge fine s'associe au taffetas ou à la soie surah pour former d'attrayantes robes. Remarqué une robe princesse sans manches, en serge fine bleu marin, recouvrant en partie une blouse de soie surah, de même nuance. Une autre à épaules retombantes se compose d'une partie supérieure genre princesse en soie faille, allongée par un volant en fonne taillé en deux pièces. Le volant et les manches en serge fine.

La robe d'une pièce ne perd pas ses anciennes prérogatives. On se plait à en multiplier les modèles. Cette robe est bien pratique et sera recherchée pour les ours frais de la fin de l'été. Un seyant collet "abbé" et des paches décoratives lui donnent une note nouvelle. Pour une robe à porter à la maison l'on pourra omettre le collet et les poches de la jupe.

* * *

La blouse-chemisier ne perd pas sa vogue. Elle est portée avec la jupe trotteur et forme un costume très pratique.

Charmantes et d'une fraîcheur idéale sont les longues blouses amples ornées de broderies de couleur. Elles ont la forme des vareuses des paysans. La popeline, la toile, le crêpe et le crêpon sont appropriés à la confection de ces blouses.

L'effet de panneau donne une variante très recherchée à la blouse russe. Les blouses à casaquins sont aussi fort en faveur cette saison. Ces blouses sont jolies avec des épaules basses et de longues manches et le casaquin se passe simplement par-dessus la tête.

* * *

De tous les détails de garniture d'une robe, c'est le col qui donne le ton à la toilette. En fine batiste ou en dentelle relevé ici et là d'une touche de broderies, il égaye une robe ou une blouse sombré. Le col jabot plissé contribue aussi à donner de la recherche à une toilette.

RECETTES AU LAIT SUR

Beignes

Ingrédients: 1 tasse de crème sure; 1¾ tasse de lait sur; 2 oeufs; 1 tasse de sucre; 1 cuillerée à thé d esoda; 1 cuillerée à thé de crème de tartre; farine; muscade.

Préparation: Battez les oeufs et le sucre ensemble, faites dissoudre le soda dans le lait, ajoutez la crème et mélangez bien. Sassez la farine avec la crème de tartre et râpez dedans la moitié d'une noix de muscade. Mettez assez de farine pour faire une pâte molle. Placez la pâte dans une place fraîche pendant trois heures. Roulez et coupez avec un coupe-beignes et faites cuire dans la graisse bien chaude.

* * *

Petits biscuits

Ingrédients: ½ tasse de beurre; 1 tasse de sucre; 1 oeuf; 2 cuillerées à soupe de lait sur; ½ cuillerée à thé de soda; 1 cuillerée d'essence.

Préparation: Mélangez ensemble le sucre, le beurre et l'oeuf, le soda dissout dans le lait sur, l'essence et assez de farine pour faire une pâte qui puisse se rouler. Mettez sur une tôle bien graissée et faites cuire dans un fourneau bien chaud.

* * *

Pain de gingembre

Ingrédients: ¾ tasse de melasse; 1 tasse de sucre brun; ½ tasse de beurre; 1 tasse de lait sur; 3 oeufs; 3 tasses de farine; 1 cuillerée soupe de gingembre; 1 cuillerée à thé de canelle moulue; 1 cuillerée à thé de soda.

Préparation: Défaites le beurre et le sucre ensemble, ajoutez la melasse, puis les oeufs un à la fois et battez bien ensemble. Mettez le soda dans le lait sur, mélangez les épices avec la farine et ajoutez aux autres ingrédients alternant avec le lait. Faites cuire dans une lèche-frite.

R. O.

APPEL AUX CANADIENS FRANCAIS DES PROVINCES DE L'OUEST

Lettre du Lt-Colonel Leprohon, commandant le 233e bataillon canadien-français du Nord-Ouest, héros des batailles de Givenchy, Festubert, Colline 60, Ypres et Ploughstreat.

Chers Compatriotes,

En ce moment où je veux faire appel à tous les Canadiens-français de l'Ouest pour qu'ils accordent le concours de leurs reins et de leurs coeurs à la plus sainte des causes je ne puis m'empêcher de faire l'évocation des innombrables souffrances endurées par nos alliés, et il me semble que ces héros du sacrifice sont avec moi pour vous parler et vous inviter à l'action.

Faisant preuve d'initiative et de patriotisme vous avez demandé et obtenu un bataillon Canadien-français qui aujourd'hui, est exactement à moitié recruté. Les évêques des trois provinces et tout le pays, le clergé, tous nos hommes publics insistent pour que nous entrions, au plus fort de la lutte, pour que nous soyions nous aussi les ouvriers de la résistance puis de la victoire. Je viens vous demander d'avoir à coeur tant de conseils et de raisons, de vous serrer étroitement dans une loyale entente et de faire que le 233e bataillon Canadien-français puisse bientôt aller concourir à l'écrasement des derniers barbares, et aider à ce que finisse plus vite cette orgie de viols, de destructions et de massacres dont sont coupables les Prussiens.

N'oublions pas qu'une des plus claires intentions de l'Allemagne était de nous asservir, de subjuguer à son profit notre commerce et nos industries, de nous enlever cette belle indépendance économique dont nous a doté l'Angleterre et d'étendre au Canada comme par tout le monde sa culture immorale et antichrétiene.

Pour affirmer que dans leur conscience le droit prime tout, les Belges ont sacrifié leurs biens leurs foyers, leurs fils; la France est entrée dans la lutte avec chacun de ses concitoyens prêt à périr plutôt que de laisser l'Allemagne étendre ses tentacules sur l'univers; la Russie a ignoré son manque de préparation pour se lancer sans calculer la lutte. A côté de tant de dévouement l'effort du Canada a été considérable mais semble se ralentir. C'est le temps de nous rappeler que le sort de la France est engagé dans ces mille batailles, que c'est elle qui a inspiré notre passé; que nous lui devons le meilleur de nous-mêmes, que nous tenons d'elle ces traditions qui nous permettent de demeurer Canadiens-français et catholiques. Ferons-nous moins que les peuples qui se sont immolés pour elle quoique ne lui devant presque rien, qui se sont arcboutés pour empêcher une nation amie de tomber dans l'abîme creusé par l'Allemagne?

En pensant à la France songeons qu'elle poursuit dans le monde une lutte identique à celle que nous livrons tous les jours. Car si la France se bat pour la survivance de la langue française, du génie latin et chrétien dans l'univers, de notre côté nous travaillons sans répit à conserver sa place au français par tout le Dominion. Unissons donc nos efforts, nous Canadiens-français, faisons des sacrifices, enrôlons-nous si nous voulons que notre génération entre avec éclat dans l'histoire et perpétue les traditions de notre race.

Ne restons en arrière de personne en une occasion où plus que jamais nous sommes à même de prouver la valeur de notre sang. La participation de l'Angleterre à la défense de principes et d'idéals que nous mettons en avant de tout exige notre loyal concours. Soyons les dignes fils de ceux qui conservèrent à la Grande-Bretagne la perle de ses possessions d'outremer; les actes de nos ancêtres doivent parler encore à nos oreilles et désigner à nos coeurs les oeuvres héroïques qu'il faut accomplir.

Sans doute tous ne peuvent pas prendre les armes, mais que ceux qui sont incapables de donner le secours de leurs bras donnent celui de leur parole, de leur sympathie, de leur influence. Ceux qui s'abstiennent aujourd'hui regretteront sincèrement de n'avoir rien fait lorsque le soleil de la victoire et de la paix reviendra nous éclairer.

Canadiens-français de l'Ouest, entendons le clairon sonnant l'appel et le tambour battant la marche, laissons vibrer les cordes de notre patriotisme: accourons sous les drapeaux.

Edouard Leprohon, Lt-Col.
Officier commandant le 233e Bataillon Canadien-français d'Outremer.

Camp militaire de Sarcee,
Calgary, le 5 août 1916.

DANS L'EST

La boisson à Valcartier

Québec, 9. — On vient d'établir que des individus se sont fait un revenu de trois cents piastres par semaine en revendant aux soldats de Valcartier $3.00 la bouteille de la boisson qu'ils achetaient à cinquante sous.

Le français en justice

Montréal, 9. — Me Léopold Barry a énergiquement protesté ce matin contre le mépris des compagnes Grand Trone Pacifique et Canadian Government Railway à l'égard de la langue française.

Emporté paru ne vague

Québec, 9. — Ernest Roy, 19 ans, fils de M. Ernest Roy, avocat, s'est noyé en se baignant à Saint-Michel de Bellechasse. Son père tenta vainement de lui porter secours.

Bambins asphyxiés dans leur lit

Québec, 10. — Deux bambins, un garçon de trois ans, du nom de Lemelin, et une fillette de 6 ans, du nom de Paquet, ont péri ce matin dans un incendie qui a détruit les logements où vivaient leurs familles.

Bon coup de filet

Montréal, 10. — La police a mis le grappin sur quatre faussaires billets de cinq piastres de la banque soupçonnés de fabriquer les faux que de Montréal, en circulation depuis quelques jours.

$4,000,000 de salaires

Montréal, 10. — Notre ville paye actuellement à ses différents fonctionnaires l'énorme somme de $4,000,000. On se demande comment réduire ce chiffre.

Des secours aux sinistrés d'Ontario

Ottaw,a 10. — Le gouvernement d'Ottawa votera probablement la somme de cent mille piastres pour venir au secours des sinistrés de l'Ontario-Nord.

Ce que fut le scrutin dans Québec

Montréal, 10. — Le greffier en chancellerie de la province vient de rendre public un état détaillé du scrutin des dernières élections provinciales. Le pourcentage du vote a été plus élevé en 1916 qu'en 1912.

Il mord un agent de police

Montréal, 10. — Michel Hanlan a été condamné à six mois de prison pour avoir mordu un agent de police.

Menacé du fouet

Montréal, 10.—Un nommé Montreuil a comparu devant le magistrat Geoffrion sous l'inculpation de refus de pourvoir aux besoins de sa femme. Il a été condamné à quinze jours de prison et a en outre été averti par le magistrat que s'il comparaissait de nouveau devant lui pour pareille offense, il serait condamné à recevoir le fouet.

Pour faire déserter les soldats

Québec, 9. — Les autorités militaires viennent de découvrir toute une organisation pour aider les soldats de Valcartier à déserter. Un nommé Légaré n'a été condamné qu'à 2 mois de prison que parce qu'il ne comprenait guère ce qu'il faisait. Le juif Scheller aura son procès demain.

MONSIEUR!

Les anciens habitants furent longtemps à ne pas vouloir se laisser appeler **monsieur.** A ce sujet, je me rappelle qu'au début de mes études, voulant paraître poli, je dis, en m'adressant à un gros et riche habitant: "Monsieur, voulez-vous me permettre de passer dans votre champ". Aussitôt fronçant le soureil, il me dit d'un ton à me faire entrer sous terre: "Mon petit, ce n'est pas ainsi que l'on parle à un habitant respectable; passe ton chemin droit"! Je n'insistai pas, et j'ai été longtemps que je n'osais plus employer ce mot qu'en m'adressant à mes directeurs ou à mes régents.

Abbé N.-A. Leclerc.

"La Gazette des familles canadiennes, 1869."

Deux cents jeunes garçons de toutes les parties de la province de l'Alberta, ont reçu chacun un boisseau de blé de semence spécialement sélectionné afin de démontrer, dans leurs localités respectives, la possibilité d'augmenter la production en se servant de blé sélectionné.

---

tées dans le tourbillon général. Il fallait que le plus grand geste d'héroïsme qui ait été jamais demandé à des hommes s'accomplit dans toute son ampleur devant un ennemi stupéfié de son audace.

Et mes yeux évoquent alors ce même spectacle renouvelé en plus de cent endroits sur le front de l'armée...

Henri René.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



QUELQUES TRAITS DE PRETRES SOLDATS

Extrait d'un rapport de Mgr Lavallée, recteur de l'Université catholique de Lyon (**Semaine Religieuse de Lyon**, 28 janvier 1916) :

... Ils sont soixante-deux à ce jour, qui sont morts pour la patrie; je ne compte pas les disparus, et je parle uniquement du clergé diocésains...

Je ne me lasse pas de remarquer à quel point c'est l'âme qui, dans l'homme, est maîtresse de courage, et comment, quand elle commande, inclinations de nature et habitudes acquises, la rêverie mystique du jeune clerc et la douceur où il tâche longuement de discipliner son être, tout cède en un moment. Tel qu'on avait pu voir la veille sortir à l'autel avec la gravité lente de notre liturgie, devenu sous-lieutenant, trois fois cité à l'ordre du jour pour ses initiatives audacieuses, était couramment appelé dans la tranchée "le petit lion". "Il ne craignait absolument rien, nous dit la lettre qui nous apportait la nouvelle de sa mort, et généreusement s'exposait à tous les dangers, même quand le devoir ne l'y contraignait pas." Si vous cherchez la source de cette générosité, vous ne la trouverez certes pas dans un instinct belliqueux ou l'habitude des exercices violents; elle est dans un sentiment de l'âme. "La perspective de mon sacerdoce, avait-il dit un jour, me donne toutes les audaces."

Il y a quelque chose d'assez piquant à penser que c'est à des lévites qui viennent de quitter leur surplis et de déposer hâtivement l'encensoir que se rapportent des mots tels que ceux-ci que je relève un peu au hasard dans les citations (il est bien entendu que je rapporte exclusivement des faits de notre famille diocésaine) : "exemple des plus belles vertus militaires..."; "gradé remarquable, toujours aux endroits les plus dangereux..."; "gradé d'une valeur exceptionnelle..."; "superbe soldat...", etc.

"Le trait de son caractère qui a frappé tous ceux qui l'ont connu, écrit un officier d'un de mes jeunes confrères de l'enseignement, était ce courage extraordinaire. Il n'avait jamais peur, et il ne comprenait pas que d'autres eussent peur... Je me souviens, une des dernirèes fois où je l'ai vu, à une relève d'avant-postes, qui était troublée par l'envoi de fusées éclairantes par l'ennemi, ses hommes effrayés et craignant une fusillade à la suite de ce jet de fusées, se cachaient où ils pouvaient. Il me dit: "Ils ont peur; comprenez-vous cela?" Lui, il ne comprenait pas. Aussi était-il magnifique au combat..., merveilleux de sang-froid et d'audace.."

C'est à l'enseignement diocésain encore qu'appartenait ce jeune prêtre que la mobilisation vint prendre au milieu d'une colonie de vacances, c'est-à-dire dans les soins maternels de l'enfance, et qui a mérité la croix de la Légion d'honneur et cette citation: "N'a cessé de montrer, depuis le début de la campagne, une attitude exceptionnellement belle. Blessé, revenu avant sa guérison complète, atteint grièvement dans la nuit du 19 au 20 juin... a été pour tous un exemple jusqu'au dernier moment." Son colonel vint le voir dans l'abri où on l'avait transporté mourant, "lui dit son regret de le perdre et le félicita d'avoir toujours été un si bel exemple. A quoi il répondit avec un sourire qu'en effet, il pouvait disposer des forces morales que beaucoup ne connaissaient pas. Le colonel, ému par son courage, l'embrassa..."

C'est lui qui écrivait à son supérieur, en lui annonçant sa promotion de sous-lieutenant: "Elle me fait plaisir, pour l'influence un peu agrandie qu'elle donnera à mon sacerdoce, auprès de mes camarades, et aussi parce que je ne pense pas sans fierté que si, un jour ou l'autre, le 223e est appelé à participer à une offensive comme celle d'Arras, je serais désormais de ceux qui presque à coup sûr ne reviennent pas." La fierté d'être désormais de ceux qui ne reviennent pas, voilà sans doute un beau mot de soldat.

Et j'en veux citer un autre, écrit à un ami après une blessure grave reçue au matin d'une offensive victorieuse: "Je vais bien, gaiement blessé dans le commencement de la victoire." C'était tout. Evidemment, ce joli et beau mot est d'une âme à qui la poésie d'une aurore de victoire fait oublier sa souffrance; ne le diriez-vous pas d'un officier de vingt ans qui rêve de gloire?

Un de nos jeunes prêtres, blessé, abrégea le temps fixé pour sa convalescence, pour retourner au front. A ceux qui essayaient de le retenir, il répondit:

—Pourquoi suis-je prêtre? Est-ce que jamais je trouverai une occasion de faire du bien comme celle que j'ai. Songez que j'ai vu toute ma compagnie à genoux pour recevoir l'absolution avant l'attaque.

Il a bien fini par être tué. Voici comment: je cite la lettre de son chef de bataillon: "Le 24 juillet dernier, le bataillon fut chargé de l'attaque principale d'une forte position ennemie que nous réussîmes d'ailleurs à enlever. Les Allemands, mis en défiance par nos préparatifs qu'on n'avait pu leur cacher complètement, ouvrirent sur nos troupes rassemblées pour l'assaut un tir de barrage d'une violence et d'une précision extrêmes. Le caporal — il s'agit de notre jeune confrère — fut à ce moment blessé à la main par un éclat de projectile. Il refusa énergiquement de s'éloigner pour se faire panser, demeurant au milieu de ses hommes pour les réconforter aaprès lá seconde blessure, il réçut une seconde blessure, au visage cette fois, lorsqu'il franchit avec son escouade la parallèle du départ. Son élan cependant n'en fut pas ralenti, et il courut vers la tranchée ennemie près de laquelle un obus le frappa mortellement. A ceux qui voulaient l'arrêter aprsè la seconde blessure, il répondit: "Non, non, c'est mon devoir." Cette vaillance souriante et obstinée, ce sentiment si profond du devoir ont laissé dans le souvenir de tous ses camarades une impression ineffaçable. Sa mort a été la plus éloquente de ses exhortations. Elle a donné une valeur émouvante à ses paroles; elle a manifesté et glorifié le sens intime de sa vie, honorant l'idéal qu'il servait de toutes les forces de son âme. L'Eglise de France perd en lui un saint prêtre. Nous, nous pleurons le type accompli du soldat français."

Vous avez entendu: "Non, non, c'est mon devoir", voilà le mot que jette, la main et le visage en sang, contre les tranchées ennemies, ce jeune prêtre bon et doux qui, dans l'intervalle de sa première blessure et de son retour au front, avait prêché une retraite de première Communion...

Mais comme j'aime à entendre un officier supérieur dire d'un de nos jeunes prêtres: "c'est le type accompli du soldat français". "Vous pouvez dire à tous, écrit un autre officier, le récit de cette mort qui est la mort d'un héros et d'un saint. Son exemple n'a pas peu contribué à la conduite sublime de tous. Le régiment entier est cité à l'ordre du jour de l'armée. Ah! si les pleutres de l'arrière pouvaient voir ces deux spectacles d'un régiment qui a été à la peine et à l'honneur, ils verraient comment se conduisent les vrais Français."

Un élève du Grand Séminaire, sergent d'infanterie, trois fois cité à l'ordre du jour, fut blessé d'une balle au cou en entraînant sa section; il se laissa faire un pansement par un camarade, puis il dit: "ce n'est rien"; il franchit la première tranchée, et arriva en tête de sa section à deux mètres de la seconde; il y fut tué. Après le combat, le commandant dit: "Il faut l'enterrer avec les officiers"; il voulait par cette distinction honorer dans ce sous-officier une âme de chef.

Il avait commencé la campagne en quittant spontanément le dépôt pour le front, à la place d'un père de famille. D'ailleurs, les cas de dévouement volontaire parmi eux seraient difficiles à compter; les citations en ont fait connaître quelques-uns en public: "A demandé à passer dans un régiment d'infanterie venant d'un groupe de brancardiers divisionnaires"; "est parti comme volontaire pour aller à la relève des blessés en première ligne"; "venu au 60e régiment d'infanterie sur sa demande..." "est venu sur sa demande d'une formation de l'arrière, a été tué en donnant sous le feu les secours de la religion..."

Un des derniers que nous ayons perdus, blessés à la tête le 20 décembre: le 21, jour d'attaque, "il me demanda comme une faveur, écrit son chef, de le laisser en toute première ligne. Pensant qu'il obéissait à un sentiment religieux, je faisais droit à sa demande. Pendant tout le bombardement, il fit l'admiration de tous. Enfin, l'instant de l'attaque étant arrivé, il sortit avec la deuxième vague pour secourir ceux qui venaient de tomber. On le vit aller de blessé en blessé, puis s'entretenir avec un lieutenant; un obus tomba sur leur groupe, et les tua. Je le propose pour une citation à l'ordre de l'armée, je perds en lui le plus beau type de brancardier..."

Vous rapprocherez instinctivement ce dernier mot de celui que j'ai cité tout à l'heure: "nous, nous pleurons le type accompli du soldat français". Mais il m'en rappelle un autre, sur le curé d'une petite paroisse du Forez, cité à l'ordre de l'armée, cité de nouveau, et qui a fini par être tué: "Pour tous les officiers et soldats du régiment, écrit un de ses chefs, c'était un brave, qui se signalait déjà par un coup audacieux à Carnoy, deux mois après son arrivée. Ils ont été (lui et un autre prêtre également tué) les hommes qu'on ne trouve qu'une fois dans un régiment au cours d'une longue guerre." Après une journée chaude de bataille, la nuit venue, pendant que les camarades se reposent, un caporal de chasseurs s'avance en rampant, entre les deux tranchées, vers les blessés, malgré les objurgations du sergent. Vicaire, il avait dit, dans son dernier prône: "Il faut faire plus que son devoir"; il était fidèle à son principe... Son ministère accompli, en rentrant, une balle l'atteignit et le tua.

Ce qu'ils vont chercher ainsi en rampant sous le feu, ce sont des âmes, on ne les arrête pas en leur criant que c'est folie, car ils n'estiment rien de plus sage que de mourir pour sauver leurs frères. "C'est la mort du prêtre, écrit l'un d'eux, la mort que nous rêvons tous si Dieu nous appelle, mourir après avoir ouvert le ciel à une âme."

Un officier a remarqué qu'un adjudant allait toujours lui-même, après les attaque, à la relève des blessés; une fois, il en amena quinze sous les balles allemandes, une autre fois dix, et l'avant-veille de sa mort encore trois. C'était un prêtre.

Il réalisait dans l'action cette belle parole d'un aumônier militaire, engagé volontaire, qui, en partant, avait laissé une enveloppe "à ouvrir en cas de décès". Elle a été ouverte récemment. "Je vais suivre l'armée, avait-il écrit. Je remercie Dieu qui me fait l'honneur d'assister les soldats de la France... Je fais d'avance le sacrifice de ma vie... Je rachèterai par ce sacrifice ce que je n'ai pas assez donné aux âmes; et je prie tous ceux qui m'aimaient de l'offrir pour les âmes et pour la patrie."

"L'honneur d'assister les soldats de la France..., les âmes, la patrie." Ne sentez-vous pas la ferveur mystique qui unit tout cela dans les coeurs de jeunes prêtres, et qu'ils disént "la patrie" comme ils disent "les âmes", avec la même piété. J'ai été heureux de constater que des chefs militaires en ont eu la sensation, et de lire dans des citations des paroles telles que celle-ci: "Remplit ses devoirs militaires avec toute la ferveur de son âme de prêtre."

Dire que ce mot a été prononcé en pays neutre: "Pauvres prêtres français obligés de se battre pour leurs persécuteurs!" Mon Dieu, sommes-nous loin de ce sentiment! si loin qu'il nous révolte. Qu'ils viennent donc voir si nos prêtres se battent comme de pauvres gens! Ils croient en bien juger parce qu'ils ont fidèlement observé des faits de quarante années d'histoire triste. Nous aussi, nous les avons vus, et même nous en avons souffert. Mais il y a un autre fait qui domine tout, c'est que la France est notre mère, tandis qu'elle n'est pas la leur. Nos prêtres versent leur sang pour une cause qu'ils aiment, voilà la vérité.

Je dirai plus: ce n'est pas seulement comme Français, mais comme prêtres catholiques qu'ils se sentent les fils de cette mère, parce qu'aucune nation dans l'histoire n'a fait autant qu'elle pour le catholicisme, et pour cette justice dont l'Evangile veut que nous ayons faim et soif, parce qu'ils reconnaissent en elle non pas seulement leur sang, mais leur idéal, et défendent donc contre ses ennemis l'intérêt de leur foi en même temps que leur sol et leur liberté.

Il est facile d'observer cette note mystique dans le patriotisme du prêtre français. Un des nôtres mortellement frappé, la troisième de ces journées de septembre où, dit sa citation, "il s'était particulièrement signalé par son courage", dans les dix minutes qu'il survécut, on ne lui entendit prononcer que deux mots: "Dieu" et "la France".

J'ai eu sous les yeux le journal intime d'un de nos prêtres tué dans le premier mois de la guerre, près de Saint-Dié. En rentrant de l'ordination du sous-diaconat, il notait ainsi ses impressions de l'heure solennelle de la prostration, où tous les ordinands tombent la face contre terre, pendant que le choeur prie sur eux: "Je pleure de joie et d'amour. Je dis à Jésus que je me donne à lui pour l'éternité. Je me sacrifie pour les âmes. Je me donne à l'Eglise. Je me donne pour la France, ma patrie, que j'aime." Quelques mois après, il était ordonné prêtre. La veillée qui précéda ce grand jour, il était à sa petite table, devant son crucifix, ne réussissant pas à s'endormir — nous nous rappelons tous cela. — Il écrivait pour lui seul, afin de pouvoir relire un jour: "O Jésus, je me donne à vous. Pour les âmes, pour ma patrie, pour le monde, je me livre en victime. Prenez-moi, Jésus, et par moi sauvez les âmes, la France. O mon âme, écoute à travers la nuit les âmes qui t'appellent. Elles souffrent, elles attendent qu'on leur apporte la vérité, la vie."

Je suis ému aux larmes quand je pense parfois à tel ou tel de ces jeunes hommes que j'ai connus avant leur ordination, que j'ai suivis dans leur ministère; leur vie fut pure, limpide, dans la plus stricte fidélité à leurs voeux; ils avaient des dons de nature brillants qui se sont employés et absorbés à des oeuvres paroissiales difficiles, recueillant parfois l'hostilité en récompense de leur dévouement; je les ai vus exulter parce qu'un garçon venait leur avouer une vocation au sacerdoce; ils attendaient le temps de la colonie de vacances comme la grande joie; leur orgueil a été leur Société de gymnastique; ils ont écrit du front des mots comme celui-ci: "Ma seule consolation est de pouvoir à peu près tous les jours célébrer ma messe. Mais il me faut pour cela me lever à 4 heures et faire vingt minutes de marche. Mais je vous assure bien que ce léger sacrifice n'est rien en comparaison du bonheur que l'on éprouve à maintenir un peu de vie sacerdotale..." Et puis ils ont été tués dans un acte de dévouement, à moins de trente ans. Voilà leur vie. Admirables et chers enfants, ce n'est pas vous qui aurez abaissé la notion du sacerdoce de Jésus-Christ.

Un colonel inspectait une nuit son secteur; il aperçoit une lueur; il s'approche doucement, il voit un soldat incliné sur une manière d'autel, disant la messe là, dans la nuit. Il était 3 heures du matin, et il avait fait deux heures de marche pour venir auprès de quelques hommes de sa batterie. Le colonel le laissa finir, puis il lui serra la main en disant:

—Moi, je n'ai pas la foi, mais c'est beau, ce que vous faites là!

Oui, c'est beau de croire et d'aimer Jésus-Christ de cette sorte...

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

UNE VISITE AU VATICAN

Au-dessus de ces controverses, de ces disputes et de ces intrigues, plane la personnalité mystérieuse du Pape.

Une bonne moitié de la planète s'évertue à deviner ou à conjecturer ses sentiments. On voudrait bien savoir ses préférences intimes. De pieuses gens nous assurent que, dans le secret de son coeur, il est tout avec nous. Et c'est là une consolation dont nous sentons le prix. Mais, au fond, peu nous importent les pensées secrètes de Giacomo delle Chiesa. Ce qui nous intéresse avant tout, c'est ce que pense le Père commun des fidèles, et, — justement parce qu'il est le Père commun des fidèles, — il n'en peut rien manifester.

Et pourtant, on ne se résigne point à ne pas savoir. A Rome surtout, le sujet des sympathies pontificales défraie toutes les conversations. A force d'en avoir les oreilles rabattues, certains finissent pas s'en impatienter. Un prélat, homme d'esprit, nous disait, un jour: "De grâce! laissez le Pape tranquille! Il n'est plus un souverain temporel! Allors, pourquoi voulez-vous le faire descendre dans la mêlée? Pourquoi le sommer de prendre parti entre les belligérants? D'abord, personne ne lui a demandé son avis. Et si, par hasard, on le lui demandait, il est trop évident que la plus élémentaire prudence lui conseillerait de ne rien dire... Non, non, que le Saint-Père se tienne en repos dans son Vatican! Laissez-le travailler en paix au bien des âmes et conduire son troupeau d'une houlette légère et paternelle!" Evidemment, beaucoup de gens embarrassés seraient tentés d'arranger ainsi les choses. Mais ce n'est là qu'une boutade, une façon élégante de couper court à des bavardages de salon. Les choses ne sont pas si simples dans la réalité. On a beau faire et beau dire, nous ne pouvons pas laisser le Pape tranquille. Nous avons besoin de lui. Même chez nous, ceux qui répugnent le plus à engager, avec lui, l'entretien, seront forcés de l'aller chercher dans son Vatican. Au jour des règlements de comptes, nous ne pouvons pas nous passer de son concours, si nous voulons résoudre, sans trop de mésavantage, certaines questions de politique extérieure et, par exemple, la question toujours pendante du Protectorat français en Orient. Si nous y renoncions, ce ne pourrait être qu'au détriment de nos intérêts. Nous y perdrions, toute une clientèle plusieurs fois séculaire, qui ne demande qu'à se rattacher plus étroitement à notre pays, peut-être même la possibilité de nouvelles acquisitions territoriales, en tout cas notre prestige de grande puissance protectrice aux yeux du monde musulman. Mais, d'une façon générale, — bien que sa mission ait un caractère avant tout spirituel, — le Pontife romain est toujours obligé d'intervenir en faveur des intérêts matériels de l'Eglise, lesquels dépendent, en grande partie, des nations belligérantes. Alors commencent, pour lui, d'inextricables, de torturantes difficultés. Essayons plutôt de nous en rendre compte!

Que les circonstances actuelles, encore si troubles, si indécises lui imposent une extrême réserve, c'est ce que tout le monde admettra. Ses préférences personnelles doivent rester, pour l'instant, impénétrables. En attendant,il ne peut qu'accorder aux victimes de cette horrible lutte des paroles de compassion et d'amour, s'interposer, s'il se peut, pour diminuer l'atrocité des méthodes de guerre, pour adoucir le sort des prisonniers et des blessés. Nous savons qu'il s'en occupe avec un zèle inlassable. Ce grand devoir accompli, peut-il aller au-delà?

Après beaucoup de Français, j'ai pu franchir, moi aussi, le seuil des appartements pontificaux. Le Saint-Père a bien voulu m'accueillir avec la plus flatteuse et la plus cordiale bonté. L'impression dominante que j'ai rapportée de cet entretien, c'est celle de l'angoisse perpétuelle où vit ce pasteur d'hommes. On sent qu'il assiste muet à un conflit terrible où non seulement les intérêts matériels, mais les principes essentiels du christianisme sont engagés; — et qu'il se désespère et qu'il souffre cruellement de ne pouvoir agir selon son coeur et selon les vues de sa haute sagesse. Il doit attendre en silence le moment où son intervention ne risquera pas de produire une recrudescence de haines et d'horreurs, et peut-être des déchirements irréparables.

Vraiment, quand on approche de cet homme, que son ministère met si haut au-dessus des passions et des rivalités nationales, il faut se dépouiller de ses sentiments individuels. J'en avais l'intuition particulièrement lucide en montant les escaliers du Vatican, en traversant ces antichambres où se pressent des visiteurs et des solliciteurs, venus de tous les pays du monde, pour apporter là leurs doléances, leurs récriminations, voire leurs conseils, et qui tous, se disputent avec âpreté l'audience et la bienveillance pontificales. Et puis, quand on est arrivé tout en haut, dans la galerie aérienne qui précède le cabinet des Papes, quel coup d'oeil sur les siècles et sur les plus sombres tragédies de l'histoire! On comprend que celui qui habite un tel logis ne puisse considérer les choses sous l'angle habituel de notre vision. Rome est là tout entière sous ses pieds, avec ses ruines, avec les stigmates partout reconnaissables de catastrophes et des dévastations qu'elle a subies. Là-haut, par la porte Salaria, se sont rués les Goths d'Alaric; ici, derrière les palais de Michel-Ange, ils ont arraché les tuiles d'or du Capitole; plus bas, les Vandales de Genséric ont brisé les derniers marbres du Forum; par cette brèche ont pénétré les reîtres de Charles-Quint, et, par cette autre porte, bien des Papes ont pris le chemin de l'exil. Du haut de son Vatican, la papauté domine ce grand champ de bataille. Elle en a tant vu! Elle a dû passer par tant d'épreuves et de vicissitudes! Rien ne saurait plus la surprendre. Elle sait trop de quoi est capable la férocité humaine. C'est pourquoi, si douloureuse que soit cette heure, le spectacle toujours offert d'un tel passé atténue peut-être chez celui qui résume en soi une si vieille tradition, les horreurs trop vives du présent. Avec cette longue patience dont l'Eglise a le secret, il guette la minute opportune, pour intervenir. Il se fait violence jusqu'au moment où il lui sera permis d'agir pour le plus grand bien de tous.

LOUIS BERTRAND.

(A suivre la semaine prochaine)

Autour de la Ferme

LE CHARDON DE RUSSIE

Mes derniers articles traitaient de la destruction de toutes les mauvaises herbes en général. Récapitulons. On peut diviser nos herbes nuisibles en trois classes:

La première classe comprendrait celles qui ne germent qu'à la surface de la terre, telle que la moutarde, l'herbe à la violette, etc., etc. On a reconnu qu'un hersage, à la levée des grains, les détruit presque complètement, leurs racines étant à la surface, et cela sans nuire beaucoup au bon grain dont la racine est plus profonde.

Dans la deuxième classe on compterait la folle avoine qui, comme les premières, ne se reproduit que par la graine mais germe comme le bon grain à une plus grande profondeur. La herse à sa levée ne la détruit pas, et il est reconnu encore qu'il faut amener cette semence à la surface pour la faire germer, la couper en vert ou l'enfouir par un labour qui, lui, ramènera à surface d'autres graines qui auront le sort des premières.

En troisième classe viennent les herbes bisannuelles, c'est-à-dire celles qui poussent par la semence en première année, et par la racine en seconde année.

Le chardon de Russie semble de cette catégorie; en tout cas en le traitant comme tel on obtient de merveilleux résultats.

L'expérience faite par M. Ernest Jutras, de Letellier, est assez probant pour en faire mention. Ce monsieur a labouré, au mois d'août 1915, à peu près 150 acres de terrain épris de cette herbe si nuisible. La disparition presque complète du chardon sur la terre ainsi traitée a été le résultat de son travail.

Un bon Canadien qui ne veut pas croire aux expériences des autres dit que tout simplement la mauvaise herbe devait disparaître. Tout comme un convalescent qui dit: la maladie avait fini ses ravages quand j'ai pris les remèdes du médecin.

Cependant, messieurs, devant l'évidence il n'y a pas à nier l'efficacité d'un remède.

Mais on ne peut pas labourer tout son terrain au mois d'août et aussi le terrain que je mentionne n'a pas tout été labouré; on a dû en laisser une partie qui a été labourée en octobre, et cette dernière était couverte de chardon à la levée du grain ce printemps, tandis que le terrain labouré en août ou dans les premières semaines de septembre n'en laisse apparaître que quelques traces.

J'ai assez d'années pour ne pas être surpris de la contradiction, et sans grand étonnement j'en rencontre qui me disent que cette méthode n'est bonne qu'en quelques années particulières.

Cette destruction se fait au moment où la racine est presque épuisée pour avoir donné naissance à une tige qui elle-même, en même temps qu'elle fait fleurir, se prépare à pousser de nouvelles racines qui donneront énormément de semences pour leur propriétaire et vingt voisins à la ronde. Et ces graines se transportent d'elles-mêmes puisqu'elles sont ailées comme toutes les graines de chardon. Il est donc bon de connaître ses manières de croître.

Ce développement de chardon peut varier, mais dans un champ où il comence avec la pousse du grain, il est complet au moment de la coupe de ce dernier. Je conseille donc de labourer tout en coupant le grain, surtout le terrain que vous voulez remettre en blé.

N.-C. JUTRAS, ptre.

BETAIL
Mardi le 15 août

Taureaux de poids

1,200 livres et plus—

De choix	$7.00 à $7.25
Bon	$6.50 à $7.00
Moyen	$6.00 à $6.25

Taureaux de boucherie

De 1,000 livres à 1,200 livres—

De choix	$6.75 à $7.00
Bon	$6.25 à $6.50
Moyen	$5.75 à $6.00
Ordinaire	$5.00 à $5.50

De 700 à 1,000 livres—

De choix	$6.50 à $6.75
Bon	$6.25 à $6.50
Moyen	$5.75 à $6.00
Ordinaire	$5.00 à $5.50

Taures de boucherie

De 700 à 1,000 livres—

De choix	$6.00 à $6.50
Bon	$5.50 à $5.75
Moyen	$5.00 à $5.25
Ordinaire	$4.50 à $4.75

Vaches de boucherie

1,100 livres et plus—

Choix	$6.25 à $6.50
Bon	$5.75 à $6.00
Moyen	$5.25 à $5.50
Ordinaire	$4.00 à $4.75

De 800 à 1,000 livres—

De choix	$6.25 à $6.50
Bon	$5.75 à $6.00
Moyen	$5.25 à $5.50
Ordinaire	$4.00 à $4.75

Boeufs (Bulls)

De choix	$5.00 à $5.40
Moyen	$4.50 à $4.75
Bologne	$3.75 à $4.25
"Cutters"	$3.50 à $3.75
"Canners"	$2.75 à $3.20

Boeufs (Oxen)

Bon	$6.50 à $7.00
Moyen	$5.75 à $6.00
Ordinaire	$4.50 à $5.50

Veaux

De choix	$8.50 à $9.00
Bon	$7.50 à $8.00

"Feeders"

De choix, de 950 à 1,100 liv. Prix	$6.25 à $6.50
Bon. De 800 à 950 livres. Prix	$5.50 à $5.75
Boeufs (bulls)	$4.25 à $5.00

"Stockers"

De 450 à 800 livres—

De choix (breedy steers) Prix	$6.25 à $6.50
Moyen (taureaux)	$5.50 à $5.75
Ordinaire (taureaux) Prix	$5.00 à $5.25
De choix (breedy heifers) Prix	$5.50 à $6.00
Moyen (taures)	$5.25 à $5.50
Ordinaire (taures)	$5.00 à $5.25

Porcs

De choix	$11.25 à $11.50
Lourds	$8.75 à $9.00
Légers	$10.50 à $11.00
"Stags"	$5.75 à $6.00
Truies	$7.75 à $8.00

Moutons

Agneaux de l'année (choix) Prix	$9.00 à $10.00
Agneaux de l'année (ordinaire). Prix	$8.25 à $8.50
Lourds	$8.00 à $8.25
Légers	$7.25 à $7.50

PATURAGES DE PRINTEMPS ET DE FIN D'AUTOMNE

Seigle d'hiver

Parmi les récoltes propres à la culture au Manitoba, le seigle d'hiver est celle qui convient le mieux pour la production de pâturages de printemps ou de fin d'automne, car il peut rester longtemps vert après avoir été gelé. Grâce à cette faculté, on peut le faire paître jusqu'à ce que le sol durcisse. Dans des conditions normales de température, le seigle résiste à l'hiver et recommence à pousser le printemps suivant. Il fournit donc un bon pâturage avant que les herbes se soient mises à pousser. On dit souvent que c'est une plante de pauvreté parce qu'il pousse sur les sols pauvres et épuisés. C'est vrai mais il n'en est pas moins vrai qu'il vient encore mieux dans un bon sol bien cultivé. Pour le pâturage d'automne, la graine du seigle doit être semée pendant la dernière semaine d'août ou la première de septembre. On met environ de un boisseau et demi à deux boisseaux à l'acre, lorsque l'on veut s'en servir comme pâturage. Pour empêcher le bétail d'endommager les racines par le piétinement, ce qui rend le seigle plus exposé à souffrir de l'hiver, il vaut mieux semer la graine à une profondeur de deux et demi à trois pouces. En saison normale, le seigle d'hiver est prêt à être pâturé de quatre à cinq semaines après les semis et s'il n'est pas brouté trop ras en automne il offre un bon herbage à partir du moment où le sol dégèle au printemps jusque vers le 1er juin. Après cette époque, on peut labourer le sol et le mettre en jachère d'été pour la récolte de blé qui doit suivre. Si l'on ne désire pas s'en servir comme pâturage jusqu'au 1er juin, on peut labourer plus tôt et l'ensemencer d'avoine ou d'orge.

SEPTEMBRE

Un bon nombre de vos poulettes hâtives seront formées ce mois-ci. Tenez-les à part, si c'est possible. Nourrissez-les soigneusement, ne les laissez pas s'exciter et mettez-les dans leurs quartiers permanents avant l'époque où elles doivent commencer à pondre. Ce sont ces poulettes hâtives qui vous fourniront des oeufs ce mois-ci et le mois prochain.

Marché spécial pour les oeufs

Voici le moment de chercher un marché spécial pour vos oeufs. C'est le moment où les consommateurs reviennent à la ville, et où ils cherchent les oeufs frais pondus. C'est aussi le moment où les oeufs frais pondus sont le plus rare. Si vous pouvez expédier directement aux consommateurs, faites vos préparatifs pour ce commerce ce mois-ci.

Poulets à rôtir

Vendez tous les cochets qui sont prêts mais assurez-vous qu'ils sont en bon état avant de les envoyer au marché.

Semez du seigle

Voulez-vous avoir des fourrages verts à la fin de l'automne et au commencement de l'hiver. Labourez maintenant les enclos et semez du seigle. N'y laissez vos volailles que lorsque la récolte aura plusieurs pouces de hauteur.

Cochrane, Alberta. — C'est là, peut-être, le district agricole canadien qui se trouve à la latitude la plus élevée et cependant les essais de luzerne et d'irrigation ont très bien réussi. Un colon a déjà un champ de 40 acres. La culture de la luzerne se répand rapidement dans le sud de l'Alberta où elle forme déjà l'une des récoltes les plus importantes à cause des moyens d'irrigation. — **Canadian Pacific Railway Bulletin.**

Au Lac Orchard, Ind., le 17 mai, 1916, 75 Herefords se sont vendus $96,525, soit une moyenne par tête de $1,287; ce chiffre est de $512 par tête plus élevé que la moyenne obtenue aux sept ventes annuelles qui ont eu lieu jusqu'ici au même endroit. "Superior Fairfax", un taureau de 2 ans, s'est vendu $10,000; c'est le prix le plus élevé qui a jamais été payé pour un Hereford à une vente aux enchères en Amérique. Vingt-cinq taureaux ont rapporté en moyenne $1,996 et 50 vaches en moyenne $932. M. L. O. Clifford, Oshawa, a payé $4,000 pour "Winnifred Fairfax", une vache de 3 ans; c'est le prix le plus élevé, payé à cette vente pour une vache ou une génisse. M. Clifford a payé également $1,625 pour "Miss Armour Fairfax", une vache de 4 ans.

MARIAGE

M. Joseph Valcourt, gérant de la banque Northern Crown, à Sainte-Rose du Lac, a épousé, hier, à Somerset, Mlle A. Labossière, fille de M. et Mme Joseph Labossière. La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé Boivin.

Cote du Grain
MARDI SOIR, LE 15 AOUT

BLE.	Déchargé	Inspecté	"Tough"	Rejeté	"Smutty"
No. 1 Nord	148¾	148¾	137¼	139¼	127¾
" 2 Nord	146½	146½	135¼	137¼	125¾
" 3 Nord	141	141	132¼	131¼	119¾
" 4 Nord	134¼	134¼	127¼	126¼	114¾
" 5 Nord	131¼		121¼		
" 6 Nord	119¼		115¼		
Fourrage	114½		109¼		
AVOINE					
2 C. W.	48¼		44¾		
3 C. W.	47		43¾		
Extra 1 four.	47		43¾		
No. 1 fourrage	45¾		43¼		
No. 2 fourrage	45¾		42¼		
Rejeté	44¾				
ORGE					
No. 3	78		72		
No. 4	74		68		
Rejeté	68		60		
Fourrage	68		60		
LIN					
1 N. W. C.	197		73		
2 C. W.	193¼		69		
3 C. W.	169¾		63		
Rejeté	169¾		63		

DECHARGE veut dire "déchargé" à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

INSPECTE veut dire "inspecté" par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

Cote a la Fermeture

	Blé	Avoine	Lin	Orge
Octobre	145¼	48¾	199¾	76¼
Novembre			199	
Décembre	142⅜	46⅛	199	
Mai	146⅞			

Cote fournie par la N. Bawlf Grain Co. Ltd.

GUILLAUME CHARETTE

M. Guillaume Charette a été blessé, lisons-nous dans la liste des pertes canadiennes publiée le 11 août.

M. HORACE CHEVRIER ELU PRESIDENT

Notre concitoyen, M. Horace Chevrier, chef de la Maison Chevrier Fils, a été élu président de l'Association des Marchands Détailleurs du Canada.

Nos félicitations.

A LA MAISON VICARIALE

Hier matin, il y eut profession religieuse à la Maison Vicariale. Mgr Dugas célébra la messe et donna le sermon. Il parla de la vocation religieuse et du rôle de la religieuse. Soeurs Aurélie Brodeur et Blanche Champagne prononcèrent leurs voeux perpétuels. Prononcèrent des voeux temporaires: Soeurs Elizabeth Champagne, Alexina Houle, Amanda St-Pierre, Annie Chisholm.

Des parents et des amis assistaient à cette profession.

SAINT-BONIFACE

La Fanfare LaVérendrye donnera un concert à l'hôtel-de-ville, jeudi soir, 17 août, et mardi soir, 29 août. Ces concerts commenceront à huit heures et demi et se termineront à neuf heures et demi.

* * *

L'Union Canadienne a conquis le championnat intermédiaire. Nos félicitations. Ce succès a valu à nos jeunes gens l'octroi de $150 par le conseil municipal.

* * *

M. W. Raymond, gérant de l'équipe de l'Union Canadienne, est tout épanoui depuis que son club a gagné le championnat. Il a raison et peut dire qu'il l'a emporté d'arrache pied. Tout Saint-Boniface le félicite et l'admire.

ON DEMANDE

Institutrice bilingue pour l'école Saint-Félix de Dunrea. Salaire de $500.

N. Bellavance, ptre.,
Secrétaire,
Casier 104. Dunrea, Man.

AU SACRE-COEUR

Un télégramme des autorités militaires apprenait il y a deux semaines à M. Surprenant que son fils Wilbrod venait d'être blessé pour la seconde fois. Ses blessures étaient très dangereuses, ajoutait la dépêche. M. Wilbrod Surprenant vient d'écrire à ses parents et donne d'intéressants détails sur ses blessures.

Le soldat Surprenant est actuellement en Angleterre où il se remet lentement de ses nombreuses blessures. Ce sont ds éclats d'obus qui le frappèrent. Il eut la mâchoire fracassée et perdit toutes ses dents. Il a aussi été blessé dans le cou, à l'oreille droite, aux jambes, aux cuisses, aux bras et dans le dos. La plupart de ces blessures se sont cicatrisées. La guérison de la mâchoire, du cou et de la bouche demandera beaucoup de temps. Le soldat Surprenant est encore incapable de parler. "C'est cela, écrit-il en badinant, que je trouve le plus pénible. Il me faut demeurer tranquille".

C'est le 20 juillet, à 8.30 du soir, que fut blessé le soldat Surprenant. Il fut opéré quelques heures plus tard. Il n'escompte pas retourner dans les tranchées.

"J'espère, écrit-il en terminant, que vous ne vous inquiéterez pas trop. Après tout, je suis en bonne santé."

EN PROVINCE

BRUXELLES

Une erreur s'est glissée dans la **Liberté** du 2 août:

Résultats des examens de musique

Le prix offert par l'Université de Toronto à l'élève qui a conservé le plus grand nombre de points a été décerné à Mlle Alice Simoens du pensionnat des Urselines de Bruxelles, non pas de celui de Saint-Boniface. La maîtresse de musique qui a formé cette élève est la Mère Madeleine, une des Urselines de Belgiques, sauvées par le Rév. M. Heynen, lors de l'invasion allemande, en août 1914.

• • •

Une soirée brillante organisée au profit des Belges, le 6 août, par le Cercle Catholique et la fanfare l'Union, de Bruxelles, a donné un produit de $425.

SAINT-PIERRE

M. Jules Couture était en visite à l'hôtel L'Heureux dimanche dernier.

• • •

Une branche de la Compagnie St. Pierre Trading Co. a été ouverte dernièrement à Carey. M. Eugène Turenne a été promu gérant de cette succursale.

• • •

M. Carrier, agent d'assurances, était de passage à Saint-Pierre ces jours derniers.

• • •

M. et Mme Paul St-Arnaud ont été parrain et marraine pour un nouveau-né chez M. Josephat Desaulniers. C'est un garçon. On dit que son nom sera Paul.

• • •

Les Enfants de Marie de Saint-Pierre auront leur fête patronale mardi prochain, le 15 août.

• • •

Nous avons le plaisir d'entendre de temps à autre la cantatrice de Chicago nous chanter des Ave Maria.

• • •

Le 23 juillet dernier, les jeunes gens de Saint-Pierre donnèrent une jolie soirée au profit de l'orgue. Ce fut un grand succès. MM. Pierre Coté et Jean Préfontaine chantèrent chacun une belle chanson du pays avec accompagnement au piano. Un solo de violon a été joué par MM. Ernest Théroux et Henri Hébert. M. Gérard Dumouchel, payeur à la Banque d'Hochelaga, accompagnait au piano. Les acteurs ont très bien réussi. M. l'abbé J.-M.-A. Jolys fut très enchanté du succès de cete soirée. Il remercia les jeunes acteurs de la paroisse de la jolie recette faite.

Oeil vif.

SAINT-GEORGES

Baptisé: Joseph-Antonio Vinet, fils de M. et Mme Oliva Vinet. Parrain et marraine: M. et Mme Télesphore Dupont, grands parents de l'enfant.

Joseph-Wilfrid-Sylva, fils de M. et Mme Ozias Dupont. Parrain et marraine: M. et Mme Sylva Vincent, oncle et tante de l'enfant.

Aux heureux parents, nos félicitations.

• • •

La récolte a une apparence magnifique. Le foin surtout abondera. Le grain et les patates promettent beaucoup plus que l'an dernier, à pareille date. Les ondées que nous avons eues ont fait un bien considérable. Par contre, elles nous ont amené une nuée de maringouins qui font le désespoir des humbles mortels.

• • •

Le gouvernement songe, paraît-il, à nous faire un chemin allant de Saint-Georges à la chute du grand rapide. Ce n'est pas trop tôt!

A cet effet des arpenteurs sont venus, ont vu, et... sont repartis pour Winnipeg!

• • •

Le dimanche 9 juillet, M. J.-G. Gaudet, bourgeois de la Baie d'Hudson à Fort Alexandre, était de passage au presbytère. C'est la première fois qu'un Canadien-français occupe le poste de bourgeois à Fort Alexandre.

France-Victoire.

Contre les brûlures et les échaudures. — L'Huile Electrique du docteur Thomas fera disparaître le feu d'une brûlure ou d'une échaudure plus rapidement que n'importe quel autre remède. On devrait l'avoir à portée dans toute cuisine, de sorte qu'on pourrait s'en servir en cas de nécessité. Appliquez l'huile sur la brûlure ou l'échaudure et la douleur disparaîtra immédiatement.

NOTRE-DAME DE LOURDES

De même que les jours, les semaines se suivent mais ne se ressemblent pas. Ce vieux proverbe vient de prouver une fois de plus sa véracité pour notre paroisse. En effet l'avant dernière fois que nous avons usé des colonnes de la **Liberté,** nous n'avions que de la joie à célébrer; aujourd'hui la paroisse est en deuil par la mort de trois de ses membres.. Ce sont: Mme E. Perrand, Mme Auguste Comte et M. Barten, comme on l'annonçait la semaine dernière. C'est Mme Ferrand, mère de famille bien connue et très estimée, qui avait ouvert cette triste série. Elle disparaît dans la force de l'âge, laissant pour la pleurer son mari et plusieurs enfants, dont les plus jeunes sont en bas âge. Elle fut conduite à sa dernière demeure lundi dernier, 7 août, suivie par de nombreux parents et amis.

Le lendemain, à neuf heures, nous rendions les derniers devoirs à Mme A. Comte, vénérable pionnière de la paroisse. Le R. P. Antoine, curé, officiait, assisté des RR. PP. Antoine Straub et Simon Nivon comme diacre et sous-diacre. L'église était littéralement remplie. Avant que le cortège s'acheminât vers le cimetière, le R. P. Antoine nous rappela en quelques mots touchants ce qu'avait été la défunte: une grande chrétienne, une mère de famille modèle. Chaque action de sa vie était guidée par l'esprit de foi. Au milieu des travaux si pénibles du début de la paroisse, elle fut toujours sur la brèche. Quand il s'agissait de son Dieu, rien ne l'arrêtait, ni les intempéries ni les fatigues. Espérons que Dieu l'a récompensée sur la terre, en lui donnant une couronne d'enfants dignes d'elle, dont trois se sont voués à la vie religieuse.

A peine cette touchante cérémonie était-elle terminée que la cloche nous rappelait à l'église pour le service et l'inhumation de M. Barten. Depuis longtemps, le défunt endurait d'atroces souffrances; il a accepté la mort avec résignation et comme une délivrance. Aux trois familles en deuil nous offrons de nouveau nos plus sincères condoléances.

• • •

Pendant que la paroisse presqu'entière s'unissait au deuil des familles Comte et Barten, avait lieu le mariage du comte de la Roche Aymon. Celui-ci a préféré accomplir ce grand acte de sa vie sans apparat extérieur; aussi, le cortège fut réduit à sa plus simple expression. Prospérité aux deux époux!

X.

• • •

Le 10 juillet nous amenait un mariage presque fashionable (de l'anglais, ouf!). M. Emile Bourrier, de Saint-Lupicin, et Mlle Ernestine Préjet, unissaient leurs destinées. A dix heures, toute une kyrielle de voitures, autos ou à cheval inondait le village. Saint-Lupicin semblait devoir remplir Lourdes. Le cortège joyeux d'amis des époux pénétra au son de la cloche dans l'église, ornée assez élégamment. Après que les époux, interrogés par le R. P. Augustin, eurent prononcé allègrement leur aveu mutuel de mariage, une messe solennelle fut chantée par le choeur de Saint-Lupicin. A l'orgue, Mlle Rosalie, soeur de l'époux, accompagnait.

• • •

Un autre mariage est annoncé pour demain, 8 août, qui intéresse au plus haut point notre paroisse. Un comte français doit conduire à l'autel une personne de son âge, — environ 35 ans. Par sa famille, le Comte de la Roche Aymon, — car c'est lui, — remonte aux quatre fils Aymon dont parle l'Histoire de France du temps de Charlemagne. Jugez un peu si ce rameau a des racines anciennes; c'est du pur temps de la chevalerie, et nous nous trouvons en face d'un descendant du pur sang noble de la noble France. Le nom de la future est Elizabeth-Marie-Louise Macaire.

• • •

Entre ces deux mariages, nous eûmes une bien chaude température, avec des orages violents, vent et grêle. Pauvre grain! "Il en arrache". Puisse-t-il encore assez rendre à nos cultivateurs auxieux. La récolte avait en juin belle apparence cependant.

• • •

Le 30 juillet au soir, nous eûmes le plaisir d'entendre M. Lacerte, avocat. Durant une heure et demie, malgré une chaleur étouffante, une salle comble l'écouta parler du français et des événements y ayant rapport. Ce sujet est toujours vivant et fort bien accepté dans notre paroisse française, canadienne-française et suisse. M. Lacerte peut croire qu'il a plu à ses auditeurs, malgré ses fatigues précédentes. Les principaux points furent abordés par l'orateur, et nous sommes davantage affermis dans l'amour de la langue française et prêts à la défendre. Depuis quelque temps, depuis la guerre ouverte, la **Liberté** traite de main de maître ce même sujet. Que voulez-vous? La verve n'est jamais plus abondante que quand on parle du coeur.

Avant que M. Lacerte prit la parole, une jeune orateur, M. A. Prud'homme adressa quelques mots à l'auditoire. Quand M. Prud'homme aura un peu plus d'audace, avec sa diction claire et son ton sympathique, il sera un vrai orateur.

• • •

Un nuage de tristesse vient de passer sur notre paroisse.

Mme Eug. Ferrand est morte, samedi le 5 août, victime de l'apoplexie. La nuit suivante, Mme Veuve Aug. Comte rendait son âme à Dieu. Elle était mère de trois de nos bons habitants, MM. Auguste, Joseph et Jean Comte, mère aussi du Père Jean-Marie Comte et de deux religieuses des Chanoinesses des Cinq Plaies, à Notre-Dame de Lourdes. C'était une mère de famille exemplaire qui a toujours tenu à garder la simplicité chrétienne, dédaignant comme il est juste, le monde avec ses vanités. Elle a mérité d'être présidente des Dames de Sainte-Anne depuis nombre d'années; on peut dire qu'elle est allée recevoir la couronne des élus, des vraies mères, puisqu'elle a fourni à l'Eglise un prêtre et deux religieuses, ayant par elle-même veillé à l'accomplissement parfait de ses devoirs. La mort ne l'a pas surprise; elle avait voulu recevoir le sacrement de l'extrême-onction bien avant qu'elle sentit la mort réclamer sa victime.

Un troisième décès plongeait dans le deuil notre paroisse. M. Jos. Barten, père, expirait peu après Mme Comte, au village Cardinal. C'est bien la première fois que trois personnes d'âge mûr disparaissent à intervalles si rapprochés dans notre paroisse. Ce sont des vides créés que la Providence permet et que les naissances devront combler.

Mme Eug. Contant a reçu dernièrement de fort mauvaises nouvelles de son mari qui était au front de Verdun depuis quelque temps. Il manquait à l'appel, au soir d'un sérieux engagement; on le croit enseveli dans un de ces affreux abîmes creusés par ce que les soldats appellent les marmites boches.

Nous offrons nos cordiales condoléances à ces quatre familles éplorées.

• • •

Le dimanche, 6 août, avait lieu dans notre église la communion solennelle de quarante-deux enfants. Le mauvais temps de la veille nuisit au succès extérieur de la fête, qui cependant, grâce à une meilleure température du matin du 6, permit aux familles intéressées de satisfaire à leur dévotion et laissa ce cachet de douce piété que de semblables cérémonies apportent avec elles. Le soir, aux vêpres, ces mêmes enfants accomplissaient le rite de la rénovation des voeux du baptême, devant une assistance considérable. Enfin la jeune Angélina Labossière, fille de M. Arthur Labossière, lut à haute voix la formule de consécration à la Sainte Vierge.

La journée était ainsi bien remplie; les enfants qui avaient été édifiants aux offices du matin comme à ceux du soir, qui avaient assidûment assisté aux catéchismes, méritaient le repos et, disons-le, un diplôme. Le R. P. Antoine, curé, distribua à chaque enfant un élégant certificat d'instruction religieuse qui sera conservé avec soin, souvenir de cette rénovation de communion.

• • •

M. l'abbé Prud'homme, de l'archevêché de Saint-Boniface, était de passage ici samedi. Nos enfants l'attendaient pour prêcher aux vêpres du 6 août. Les mauvais chemins privèrent la paroisse de cet avantage.

Le registre des baptêmes est arrivé au millième numéro. C'est un assez joli chiffre pour une paroisse qui existe depuis 25 ans. Le R. P. Antoine ayant promis un présent à l'enfant qui recevrait le baptême millième, c'est le fils de M. Xavier Dupras qui aura la prime.

DANS L'OUEST

Les honoraires de M. Horwood

Winnipeg, 9. — A la reprise du procès des ex-ministres, ce matin, les avocats de la couronne ont produit un document du procureur-général au sujet des honoraires payés à Horwood, "témoin expert". Horwood retire un salaire de $4.00 par jour. Il lui a été jusqu'ici payé une somme de $1,300.

Il se reconnaît coupable de huit accusations

Winnipeg, 9. — Horwood a avoué en réponse à Me Andrews qu'il se reconnaissait coupable de huit accusations: de parjure, subornation, fausses représentations, vol, faux, révélation de faux documents, conspiration de frauder et falsification de documents publics.

La récolte du blé sera augmentée

Lethbridge, Alta., 10. — Durant les dernières vingt-quatre heures, l'Alberta du Sud a été arrosée par une pluie bienfaisante. Cela veut dire une augmentation de un à quatre boisseaux par acre dans la récolte du blé.

On ne voit nulle part des indices de rouille noire.

Le procès des ex-ministres

Winnipeg, 11. — Horwood a été pris d'une faiblesse durant son témoignage ce matin et a dû se reposer quelques instants avant de pouvoir reprendre son témoignage. Horwood est sur la sellette depuis 14 jours. Son témoignage couvre 2,500 pages écrites à la machine et 750,000 mots.

Le sucre baisse; la farine monte

Winnipeg, 9. — Le sucre se vend maintenant $8.40 au lieu de $8.60. Le prix de la farine a subi une hausse de soixante sous.

Mort affreuse

Edmonton, 9. — Noela Soucy, âgée de 13 ans, fille d'un fermier de Redwater, a eu sa chevelure prise dans un essieu d'une écrémeuse. Elle fut complètement scalpée et mourut de ses blessures quelques heures plus tard.

Cinq se noient

Edmonton, Alta., 11. Cinq personnes ont perdu la vie au Lac la Biche, 125 milles nord-est d'Edmonton. Elles se promenaient en canot-automobile quand une violente tempête balaya le lac.

Depuis des années l'Exterminateur de Vers de Mother Graves a la réputation d'être un des meilleurs vermifuges. Il a toujours maintenu cette réputation.

PELERINAGE

Saint-Malo. — Le pèlerinage annuel de Notre-Dame de Lourdes aura lieu dimanche le 27 août.

A 10 heures grand'messe à la grotte.

A 3 heures, vêpres. Sermon par le R. P. Magnan. Procession. Salut à l'église paroissiale.

AU PROFIT DE L'ASSOCIATION D'EDUCATION

Un concours de tennis

Ce concours de tennis auquel nous faisions allusion il y a quinze jours est en bonne voie d'organisation. Déjà deux coupes ont été promises par des amis de la cause française. Ce concours est ouvert à tous les joueurs de tennis de langue française du Manitoba. Ceux qui veulent y participer devront envoyer leurs noms et prénoms à M. Siméon Dusseault.

A CROSS LAKE

La bénédiction de la grande école industrielle de Cross Lake aura lieu le 3 septembre. Le départ des excursionnistes se fera à Selkirk le 30 août. Le Wolvering transportera les excursionnistes et contournera le lac afin d'en faire admirer le pittoresque. Prendront part à ce voyage: Mgr Béliveau, Mgr Dugas, le R. P. Cahill, o.m.i., Mgr Charlebois, le juge Prud'homme, etc., etc. Le retour se fera le 7 septembre.

Prix du passage, cabine et nourriture: entre $15 et $20.

L'excursion est sous la direction du R. P. Lecoq, o.m.i.

SAINT-BONIFACE

Frank-A. Deschênes a été blessé au front. Son nom apparaît dans la liste des pertes publiée le 8 août.

• • •

Mme Boiteau et Mlle Antoinette Jutras, de Letellier, Man., sont en promenade chez leur frère, M. Norbert Jutras.

• • •

Mme J.-A. Rousseau, 101 rue Bertrand, qui a subi une opération la semaine dernière, est en bonne voie de rétablissement.

• • •

Mme Paul Savoie, avenue Provencher, a été opérée aujourd'hui à l'hôpital Mayo, Rochester, Ill.

• • •

M. Edouard Guilbault est parti mercredi pour Rochester, Ill. Il y subira une opération.

• • •

Une médecine qui a un passé, datant de la période Colniale, et un record de succès ininterrompu dans le traitement des maladies du sang et du corps, est le Novoro du Dr Pierre, le fameux remède fait de racines et d'herbes. Des informations plus précises sont envoyées par la poste. S'adresser au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A. Il est fourni libre de tous droits.

IL RETOURNE EN FRANCE

M. François-Marie Calvès, de Saint-Laurent, Man., a quitté dimanche soir le Manitoba pour retourner en France. M. Calvès est originaire de la Bretagne. Sa famille l'accompagne. M. Calvès s'arrêtera à Montréal pour rendre visite à ses deux soeurs qui font partie de la congrégation des Soeurs Franciscaines.

A L'ORDRE DU JOUR

M. Maurice Dumousseau, contre-maître en chef à nos ateliers, apprend que son frère Roger a été cité à l'ordre du jour pour bravoure. M. Roger Dumousseau, maréchal-de-logis, a été gravement blessé.

Bourassa répond au capitaine Talbot-Papineau

Des inexactitudes.---Un curieux interprète des sentiments canadiens-français. Aux trois quarts américain protestant.

Pourquoi Talbot-Papineau n'a-t-il pas écrit en français à son "cher cousin Henri".

Nos journaux quotidiens de Winnipeg ont publié une longue lettre ouverte du capitaine Talbot Papineau à son courin Henri Bourassa. Voici la réponse de M. Bourassa; tous les journaux de Winnipeg n'en ont donné qu'un résumé très bref.

Montréal, 2 août 1916.

M. Andrew R. McMaster, C.R.,
189, rue Saint-Jacques,
En Ville.

Monsieur,

A mon retour d'un voyage de quelques semaines, j'ai trouvé votre lettre du 18 juillet et la copie de la lettre que votre associé, le capitaine Talbot Papineau, est censé m'avoir écrite le 21 mars.

On m'informe que la lettre du capitaine Papineau a paru simultanément, vendredi dernier, dans un grand nombre de journaux de Montréal, de Québec, d'Ottawa et d'ailleurs. Vous en avez donc fait une sorte de manifeste politique et vous vous en êtes constitué le lanceur. Permettez que je vous adresse ma réponse, en vous priant de la faire tenir au capitaine Papineau, si toutefois il est bien l'auteur de cette pièce. J'ai peine à le croire. Un officier brave et actif comme lui n'a guère le temps de préparer et de rédiger de si longs morceaux d'éloquence politique. Pourquoi le capitaine Papineau, qui parle et écrit le français avec élégance, qui revendique si hautement son origine française et professe avec tant d'ardeur son amour pour la France, aurait-il écrit en anglais à son "cher cousin Henri"? Comment se fait-il que cette lettre, écrite le 21 mars, ne me soit parvenue que quatre mois plus tard, par votre entremise? A quel dessein l'avez-vous gardée si longtemps en portefeuille et pourquoi ne m'en faites-vous tenir qu'une copie, au lieu de l'original? C'est, me dites-vous, une "lettre ouverte"; mais elle ne m'en était pas moins destinée, puisqu'elle débute et se clôt par des formules d'une intimité toute familiale — formules, du reste, qui dépassent les relations fort lointaines que j'ai eues jusqu'ici avec votre associé, en dépit des liens de parenté qui nous unissent. Tout ceci a l'allure d'une manoeuvre politique organisée sous le nom d'un brave et jeune officier qui a l'heur ou le malheur d'être mon parent. Que le capitaine Papineau ait apposé sa signature à cette pièce, c'est possible; mais il ne l'aurait certainement pas écrite de sang-froid et réflexion faite. Elle renferme non seulement des opinions diamétralement opposées à celles que je lui ai entendu exprimer avant la guerre, mais aussi des inexactitudes de faits dont je le crois honorablement incapable.

Il parle de nos discussions passées et de nos divergences d'opinion, lesquelles, dit-il, n'ont pas rompu le charme d'une amitié qu'il fait remonter à la date de sa naissance. Or, depuis son enfance jusqu'à son retour d'Oxford, je ne crois pas avoir rencontré mon jeune cousin, et jamais pour échanger avec lui la moindre bribe d'idée ou d'opinion. De toute ma vie, je n'ai causé avec lui qu'une seule fois de nos problèmes nationaux. Cette unique conversation m'avait laissé l'impression qu'il répugnait plus encore que moi à toute idée de solidarité impériale. Il semblait même très enclin à vouloir hâter le jour de l'indépendance du Canada. Depuis, je ne l'ai rencontré que deux ou trois fois: et nous n'avons causé que de choses différentes tout à fait étrangères aux questions multiples qu'il aborde avec une éloquence si prolixe et si peu de raisonnement dans sa longue letre du 21 mars.

Comment peut-il parler des opinions "malheureuses" qu'il m'accuse d'avoir exprimées dès le début de la guerre, en août 1914, et soutenues obstinément jusqu'à ce jour? En août 1914, j'étais absent du pays. Mon premier article sur l'intervention du Canada est du 8 septembre. Dans cet article, tout en repoussant les principes et les conséquences de la solidarité impériale et en maintenant la doctrine nationaliste à laquelle le capitaine Papineau prétend adhérer — et vous également, — je me prononçais en faveur de l'intervention du Canada, **comme nation**, pour la défense des intérêts supérieurs qui unissent notre pays à la France et à l'Angleterre. Mes "malheureuses" opinions étaient donc analogues à celles de votre associé. Ce n'est que plus tard, longtemps après le départ du capitaine Papineau, que j'ai modifié mon attitude et condamné l'intervention du Canada dans la guerre — ou plutôt la politique directrice de cette intervention et les multiples abus qui en ont résulté. Les motifs de cette évolution sont connus de ceux qui m'ont lu ou entendu avec attention et bonne foi. Je me borne à les résumer.

J'avais accepté, dans les limites raisonnables et conformes aux conditions du pays, l'intervention libre et indépendante du Canada — libre pour la nation et libre pour les individus; mais le gouvernement, le parlement tout entier, les politiciens et la presse des deux partis se sont appliqués systématiquement à détruire ce caractère de liberté. Le recrutement "volontaire" se pratique au moyen du chantage, de l'intimidation, des menaces de toutes sortes. Et surtout, on a profité de l'émotion causée par la guerre pour affirmer sous sa forme la plus intense et la plus intolérante la doctrine de la solidarité impériale, combattue et repoussée victorieusement par les hommes d'Etat du passé et par le peuple canadien tout entier, jusqu'à l'époque de l'infâme guerre d'Afrique machinée par Chamberlain, Rhodes et les impérialistes anglais dans le but manifeste d'entraîner les colonies autonomes "dans le gouffre du militarisme européen". Vous vous rappelez sans doute ce mot: il est de votre chef politique, sir Wilfrid Laurier. Après avoir cédé au courant impérialiste, en 1899, M. Laurier et le parti libéral s'étaient ressaisis et étaient revenus à la doctrine nationaliste. La panique navale de 1909 les a fait retomber sous le joug de l'impérialisme; la guerre les a définitivement asservis: ils se sont unis aux torys, aux jingos et aux impérialistes de toutes nuances pour faire de l'intervention du Canada dans la guerre une immense manoeuvre politique et assurer le triomphe de l'impérialisme britannique. Vous et votre associé, comme beaucoup d'autres, avez suivi votre parti dans ses évolutions. Je suis resté fermement attaché aux principes que j'ai posés dès la guerre d'Afrique et que j'ai soutenus sans relâche jusqu'ici.

Dès le mois de mars 1900, je laissais entrevoir la possibilité d'un conflit entre l'Angleterre et l'Allemagne. Je signalais le danger de poser en Afrique un précédent qui devait fatalement entraîner le Canada dans toutes les guerres du Royaume-Uni. Sir Wilfrid Laurier et les chefs du parti libéral se moquèrent de mes appréhensions. Ils m'opposèrent les puériles garanties de la **"no precedent clause"** de l'arrêté ministériel du 14 octobre 1899. Longtemps après, et jusqu'en 1912 et 1913, ils chantaient les louanges du Kaiser et célébraient les vertus pacifiques de l'Allemagne. Ils cherchent à se reprendre aujourd'hui en vociférant très fort contre la "barbarie" des "Huns". Je me borne à penser aujourd'hui, comme en 1900, comme en 1911 et comme toujours, que tous les peuples de l'Europe sont victimes de leurs errements et de la complaisance ou de la servilité avec laquelle ils se sont soumis au joug des impérialistes et des abominables spéculateurs en chair humaine qui, en Angleterre comme en Allemagne, en France comme en Russie, ont poussé les peuples au carnage afin de faire fructifier leur or maudit. J'abhorre également l'impérialisme allemand et l'impérialisme anglais, le militarisme français et le césarisme moscovite; et je trouve, aujourd'hui comme en 1899, que le Canada, nation d'Amérique, a une autre mission à accomplir que de se lier au sort des nations d'Eusace ou de la Pologne, spoliateurs spoliateurs de la Belgique, de l'Alsoce ou de la Pologne, spoliateurs de l'Irlande ou du Transvaal, spoliateurs des Balkans ou de la Grèce.

Quant aux politiciens de l'un ou l'autre partis, vos amis libéraux ou leurs adversaires conservateurs, qui affectent de se scandaliser si fort de mon "déloyalisme" et de ma "trahison", j'ai bonne raison de m'en moquer comme d'une bande de farceurs et d'hypocrites. En 1896, vos chefs et vos amis libéraux ont fait campagne dans toue la province de Québec en criant: "POURQUOI SE BATTRE POUR L'ANGLETERRE?" De 1902 à 1911, ils ont acclamé sir Wilfrid Laurier comme le champion irréductible de l'autonomie du Canada contre l'impérialisme britannique. Ils ont glorifié ses résistances aux Conférences Impériales de 1902 et de 1907. De sa fameuse phrase contre "le gouffre du militarisme européen" et de sa détermination d'empêcher le Canada de s'y plonger, ils ont fait, le mot d'ordre de leur parti, — toujours dans la province de Québec, bien entendu. De son projet de marine canadienne, ils tiraient un argument en faveur de l'indépendance du Canada.

Ce fut ensuite le tour des conservateurs d'emboîter le pas aux nationalistes, et même de les devancer. Un futur miinstre conservateur, M. Blondin, reprenant une ancienne phrase de Chapleau, proposa de trouer le drapeau britannique afin d'y laisser passer l'air de la liberté. Les chefs tories, sir Robert Borden, sir Georges Foster, l'austère Bob Rogers, et même notre surKitchener national, sir Sam Hughes, tout en affectant de proclamer l'intégrité de leur impérialisme, accueillirent avec une joie non déguisée la victoire de Drummond-Arthabaska et en tirèrent tout le parti possible pour remporter les élections générales de 1911.

De quel droit ces gens-là m'imputent-ils à crime de rester conséquent avec les principes que j'ai toujours préconisés et que les deux partis ont exploités à tour de rôle, quand cela faisait leur affaire et les aidait à garder ou à prendre le pouvoir?

Qu'on ne vienne pas prétendre que ce n'est pas le moment, pendant la guerre, d'affirmer ces principes. Ils n'avaient d'autre raison d'être que la prévision de la guerre; ils n'avaient d'autre objet que d'empêcher le Canada de participer à la guerre prévue et annoncée. Les mettre au rancart et surtout les renier lorsque est venu le moment de les mettre à l'épreuve, c'eût été un manque de courage et de sincérité dont je me sens totalement incapable. Si c'est cela la loyauté britannique et la civilisation supérieure, alors qu'on me pende tout de suite: je n'en serai jamais et je continuerai de professer le mépris le plus profond pour les farceurs qui se livrent à tous les vents de l'aveugle passion populaire afin de servir leurs intérêts personnels ou politiques.

Ceci, bien entendu, ne vise pas votre associé. Il a prouvé par ses actes la sincérité de sa volte-face. Sans partager sa nouvelle manière de voir, j'ai admiré le courage sans phrase avec lequel il a couru au feu dès la première heure. Son verbeux manifeste politique — si toutefois il en est bien l'auteur — n'ajoute rien à son mérite. Encore moins apporte-t-il un regain de dignité et de valeur morale aux politiciens et aux journalistes de toute catégorie qui, après avoir dénoncé la guerre et l'impérialisme, s'en font aujourd'hui les apôtres et les soutiens, tout en se gardant bien d'y risquer leur peau.

Je n'entreprendrai pas de répondre point par point au plaidoyer dithyrambique de mon brave cousin. S'il a raison de dire que je suis trop loin des tranchées pour juger de la nature réelle de la guerre, sa longue et diffuse pièce d'éloquence prouve assurément que l'exaltation des combats et l'éloignement lui ont fait perdre la notion des réalités primordiales de son pays natal. Je me borne à toucher à un point où il se fait malheureusement l'écho de la plus pernicieuse des opinions antinationales mises en circulation par la presse jingoe. Il prend à parti les Canadiens-français et les accuse de manquer de patriotisme parce qu'ils s'enrôlent en nombre moins considérable que les autres éléments de la population canadienne. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet. Il suffit de signaler ce fait patent: le nombre de soldats pour la guerre européenne s'est recruté jusqu'ici dans les diverses provinces du Canada et dans chacun des éléments de la population en raison contraire de l'enracinement au sol et du patriotisme traditionnel qui en résulte. Les nouveau-venus des Iles britanniques ont fourni une proportion de recrues beaucoup plus considérable que les Anglo-Canadiens de naissance; ceux-ci ont donné plus que les Canadiens-français. Les provinces de l'Ouest ont donné plus que l'Ontario et l'Ontario plus que le Québec. Dans chacune des provinces, la population flottante des villes, la ejunesse universitaire, les ouvriers et les fonctionnaires désoeuvrés ou menacés de congé forcé ont donné plus que les campagnes. Est-ce à dire que les urbains sont plus patriotes que les ruraux, que les nouveau-venus d'Angleterre sont meilleurs Canadiens que leurs concitoyens d'origine britannique nés au Canada? Non; cela veut dire tout simplement qu'ici, comme en tout autre pays et à toute époque, les citoyens de l'origine la plus ancienne sont les moins aptes à se laisser entraîner dans des aventures lointaines qui ne concernent qu'indirectement leur pays; et que le service militaire répugne aux ruraux plus qu'aux habitants des villes.

Les Canadiens-français renferment une plus forte proportion d'agriculteurs, pères de nombreuses familles, que toute autre élément ethnique du Canada. Et surtout, ils constituent le seul groupe exclusivement canadien, dans son ensemble comme par chacun des individus qui le composent. Les perturbations de l'Europe, même celles de l'Angleterre ou de la France, sont pour eux des événements étrangers. Leurs sympathies vont naturellement à la France contre l'Allemagne; mais ils ne se croient pas plus tenus de se battre pour la France que les Français d'Europe ne se croiraient tenus de se battre pour le Canada contre les Etats-Unis ou le Japon, et même contre l'Allemagne au cas où l'Allemagne attaquerait le Canada sans menacer la France.

Les Anglo-Canadiens, à l'exclusion des **blokes**, renferment une proportion considérables de gens qui en sont encore à la première période d'acclimatation. Un assez grand nombre, sous la poussée de la propagande impérialiste, en sont encore à décider s'ils appartiennent au Canada plus qu'à l'Empire et si le Royaume-Uni n'est pas autant leur patrie que la Confédération canadienne.

Quant aux nouveau-venus du oyaume-Uni, ils ne sont nullement canadiens. Leur seule patrie c'est l'Angleterre ou l'Ecosse. Ils se sont enrôlés pour la guerre européenne comme les Canadiens français ou anglais s'enrôleraient pour défendre le Canada contre une agression américaine.

Il est donc rigoureusement exact de dire que le recrutement s'est pratiqué en raison inverse du développement du patriotisme canadien. Les nouveau-venus du Royaume-Uni, qui ont fourni proportionnellement beaucoup plus de recrues que tout autre élément de la population, auraient tout autant le droit d'accuser les Anglo-Canadiens d'incivisme et de trahison, que ceux-ci de reprocher aux Canadiens-français le petit nombre de leurs soldats.

On a proclamé à l'envi que l'enrôlement pour la guerre européenne est absolument libre et volontaire. Si l'on est honnête et sincère, que l'on cesse donc d'ameuter une partie de la population contre l'autre, et de s'attaquer exclusivement aux Canadiens-français. Au lieu de vilipender injustement un tiers du peuple canadien, dont la fidélité aux institutions nationales et le respect pour l'ordre public se sont toujours si remarquablement affirmés, les hommes qui prétendent éclairer et conduire l'opinion publique devraient avoir la bonne foi et l'intelligence de voir les réalités telles qu'elles sont et de respecter les motifs de ceux qui persistent à vouloir rester plus Canadiens qu'Anglais ou Français.

En résumé, les Anglo-Canadiens, s'enrôlent beaucoup moins que les nouveau-venus d'Angleterre parce qu'ils sont plus Canadiens qu'eux; les Franco-Canadiens s'enrôlent moins que les Anglo-Canadiens parce qu'ils sont totalement et exclusivement Canadiens. Prétendre que cette abstention est due à l'action "pernicieuse" des nationalistes est une pure niaiserie. Même si je cédais aux objurgations de mon brave cousin, je serais aussi impuissant que sir Wilfrid Laurier à faire enrôler les Canadiens-français. Du reste, le capitaine Papineau le reconnaît implicitement puisque, d'une part, il affirme que mon opinion sur la participation du Canada à la guerre est reniée par mes propres amis et que, de l'autre, il accuse la masse des Canadiens-français de ne pas répondre à l'appel du devoir. La vérité, c'est que l'abstention des Canadiens-français ne tient pas plus à l'attitude actuelle des nationalistes qu'à celle des libéraux en 1896 ou des conservateurs en 1911. Elle tient à des causes plus profondes: l'instinct atavique, les conditions sociales et économiques, une tradition nationale de trois siècles. Ce qui est également vrai, d'ailleurs, c'est que ces causes profondes et lointaines se sont fortifiées de l'enseignement constant de tous nos chefs politiques et sociaux, depuis Lafontaine, Cartier, Macdonald, Mackenzie jusqu'à Laurier inclusivement. Le seul mérite, ou le crime, des nationalistes, c'est de persister à croire et à pratiquer ce que les hommes du passé, et ceux du présent, nous ont enseigné. C'est précisément ce qui horripile les politiciens, **bleus** ou **rouges**. Pour plaire aux impérialistes, ils ont renié toutes leurs traditions et entrepris d'enrégimenter les Canadiens-français dans l'armée impériale. N'y pouvant réussir, ils cherchent à couvrir leurs stériles reniements en dénonçant à la haine jingoe les témoins gênants de leurs professions de foi d'antan.

Les politiciens et la presse jingoe ont aussi entrepris de faire croire aux gogos que les nationalistes entravent le recrutement à cause de la persécution que subissent les minorités françaises de l'Ontario et du Manitoba. C'est une autre ineptie. Je regrette que mon excellent cousin — ou ses souffleurs — l'ait ramassée. Les deux questions, nous n'avons cessé de le dire, sont essentiellement distinctes: l'une est d'ordre tout intérieur, l'autre affecte le status international du Canada et ses relations avec la Grande-Bretagne. Nous demandons que le problème de l'enseignement des langues soit résolu dans l'esprit du pacte fédéral et le meilleur intérêt de la Confédération canadienne, et d'accord avec les principes de la pédagogie en usage dans les pays civilisés. Notre attitude sur la participation du Canada à la guerre s'inspire exclusivement de la tradition nationale constante et des accords demi-séculaires conclus entre le Canada et la Grande-Bretagne. L'irritante question des langues fût-elle inexistante, notre attitude sur la guerre serait ce qu'elle est. Tout au plus peut-on dire que la politique rétrograde, essentiellement prussienne, des gouvernants de l'Ontario et du Manitoba nous fournit un argument additionnel contre l'intervention du Canada dans le conflit européen. Parler de défendre la civilisation française en Europe et la pourchasser en Amérique nous apparaissent comme une absurde inconséquence. Prêcher la croisade pour la "liberté des peuples" d'outre-mer et opprimer les minorités nationales au Canada nous semblent une odieuse hypocrisie.

Ai-je besoin d'ajouter qu'en dépit de son nom, le capitaine Papineau est aussi mal situé que possible pour juger des sentiments des Canadiens-français? Aux trois-quarts Américain, il n'a hérité, avec quelques globules de sang français, que les instincts les plus **dénationalisés** de son origine française. De ceux qu'il appelle ses compatriotes, il ne partage pas les croyances, il ne parle pas habituellement la langue, il ne connaît pas les traditions, sauf ce qu'il a pu en lire dans quelques livres. Il a été élevé en dehors de tout contact intime avec les Canadiens-français; il a fait ses études supérieures en Angleterre: il a acquis en France les bribes de culture française qu'il possède. Cette origine complexe et cette formation incohérente suffiraient à expliquer les tergiversations de son esprit et les contradictions qui se manifestent dans sa lettre. Son origine américaine lui fait acclamer la Révolution de 1776, qu'il appelle une guerre "pour le principe de l'existence nationale". En bonne logique, il devrait approuver hautement la tentative de rébellion des Sinn Feiners et suggérer que le Canada prenne les armes pour secouer le joug de la Grande-Bretagne. Ses ancêtres américains, qu'il admire tant, ont combattu l'Angleterre et appelé à leur aide la France et l'Espagne contre leur mère-patrie, pour des motifs moins graves qeu ceux des rebelles de Dublin. Le fardeau impérial qu'ils ont refusé de porter était infiniment moins lourd que celui que le Canada subit aujourd'hui.

Je ne m'arrête pas à la menace contenue dans la conclusion de sa lettre. En supposant toujours qu'il est bien l'auteur de cette pièce, je fais une large part à l'exaltation et au déséquilibre causés par la vie des combats. Lui et beaucoup d'autres de ses compagnons d'armes auront assez à faire pour aider le Canada à réparer les conséquences désastreuses de l'aventure de guerre où il s'est jeté tête baissée. Ce serait mal employer leur temps et surtout désavouer singulièrement leurs professions de foi libertaire et civilisatrice que de s'acharner à propager la discorde nationale en cherchant noise à tous les Canadiens, français ou anglias, qui comprennent et pratiquent autrement qu'eux leur devoir national.

Quant aux fripons et aux vampires qui s'enrichissent à même les contrats de guerre, je les livre volontiers à leurs justes colères. Mais ce n'est pas dans les rangs des nationalistes qu'on les trouvera: ils se recrutent tous parmi les prédicants les plus sonores de la guerre sainte pour la "civilisation" contre la "barbarie", pour la "protection des petis peuples", pour "l'honneur" de l'Angleterre et le "salut" de la France.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma sincère considération.

Henri Bourassa.

P. S.—J'espère que cette lettre vous parviendra avant votre départ pour le front: sans aucun doute, vous avez été le premier à répondre à l'appel chaleureux de votre associé.

H. B.

LES DILIGENCES DE L'ANCIEN TEMPS

En 1766, il n'existait qu'une route postière dans tout le Canada, et c'était entre Québec et Montréal. En 1791, elle s'étendait d'un côté au Nouveau-Brunswick et de l'autre à Kingston. Les diligences — les **stages** de nos grands parents — furent les premiers grands agents de transport sur terre. Le 1er janvier 1816, Barnabas Dickinson en établit la première ligne régulière entre Montréal et Kingston. Prix du voyage $18, avec droit à 28 livres de bagage. Peu à peu, de semblables services furent établis entre les principaux centres, et il y eut même, un peu plus tard, un service de **stages**, plus légers, chargés de transporter en très grande célérité la "Malle" royale. A Québec, ce furent les MM. Hough qui en eurent le contrat.

A partir de 1817, les bateaux à vapeurs remplacèrent les diligences durant l'été sur certains parcours ou partagèrent avec elles d'autres parcours, c'est-à-dire partout où les rapides interdisaient toute navigation. Ainsi en 1826, on se rendait en diligence de Montréal à Lachine pour y prendre le bateau, comme en 1908 on se sert du chemin de fer.

—"Eighty years of progressing British North America."




Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu male de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

LE 'GRAND DÉRANGEMENT'

L'Embarquement des Victimes

Nous empruntons au beau livre de l'abbé Casgrain, "Pèlerinage au pays d'Evangeline", cet épisode de la déportation des Acadiens.

Dès le matin de ce jour, des foules de femmes et d'enfants, venues de toutes les directions, depuis la rivière Gaspareaux jusqu'à la Grand-Prée, des vieillards décrépits, des malades, des infirmes, traînés dans des charrettes encombrées d'effets de ménage, des mères portant leurs nouveau-nés dans leurs bras, étaient poussés vers la Grand-Prée par des escouades de soldats sans pitié. Le chemin qui conduisait, à travers cette grande plaine jusqu'au bord de la digue où se faisait l'embarquement, fut bientôt tout grouillant de cette masse d'êtres faibles et désespérés qui avaient peine à se mouvoir au milieu du tumulte et de la confusion générale. Des invalides, de faibles femmes chargées de fardeaux, tombaient de fatigue de long de la route et ne se relevaient que sous les menaces ou devant les baïonnettes. Les uns s'avançaient mornes et silencieux comme frappés de stupeur, les autres en pleurant et en gémissant, quelques-uns en proférant des malédictions; d'autres enfin, pris d'une exaltation pieuse, murmuraient des cantiques à l'exemple des martyrs. Les cris des enfants effrayés qu'on entendait de tous côtés, se mêlaient aux aboiements d'une multitude de chiens qui rôdaient autour de cette foule en cherchant leurs maîtres.

Mais ce fut au bord de la grève, à l'heure de l'embarquement, que la confusion fut extrême et que se passèrent les scènes les plus désolantes. Tous ces malheureux furent entassés pêle-mêle dans les chaloupes, malgré leurs plaintes, que la plupart des équipages ne comprenaient même pas, ne sachant pas leur langue; et l'on ne prit pas plus de soin pour faire monter les membres de chaque famille dans les mêmes transports qu'on en avait mis lors de l'embarquement des jeunes gens. Aussi est-ce en ce moment, d'après la tradition, qu'eut lieu le plus grand nombre de séparations.

Pour comble de malheur, Winslow se trouva ce jour-là dans une disposition d'esprit qui fit taire en lui le peu de sentiment humain qu'il avait pu montrer jusque-là. La veille de l'embarquement, vingt-quatre des prisonniers, profitant de l'obscurité de la nuit augmentée par la pluie, s'étaient échappés d'un des transports, sans que les huit sentinelles de garde ni les hommes de l'équipage eussent pu lui en rendre compte.

En apprenant cette nouvelle, le matin même de l'embarquement, Winslow tomba dans un état d'exaspération dont lui-même donne la mesure dans le passage suivant de son journal: "Je fis faire l'enquête la plus stricte qu'il me fût possible pour savoir comment ces jeunes gens s'étaient échappés hier, et, d'après toutes les circonstances, je reconnus que c'était un nommé François Hébert, qui se trouvait à bord du navire et y embarquait ce jour-là ses effets, qui en avait été l'auteur ou l'instigateur. Je le fis venir à terre, le conduisis devant sa propre maison et sa grange, et je donnai avis à tous les Français que, dans le cas où ces hommes ne se rendraient pas d'ici à deux jours, je servirais tous leurs amis de la même manière; et non seulement cela, mais que je confisquerais tous leurs biens de ménage, et que si jamais ces hommes tombaient entre les mains des Anglais, il ne leur serait accordé aucun quartier".

Quant le soleil jeta ses derniers rayons sur le bassin des Mines, une partie de la population était rendue à bord des navires. Cinq autres transports, arrivés les jours suivants, enlevèrent le reste. Cette chasse à l'homme s'était poursuivie avec une atroce activité sur tout le littoral de la baie de Fundy. Dans les environs de Beauséjour, Monckton en avait capturé et expédié au delà d'un mille; Murray, onze cents à Pigiquit; Winslow, deux mille cinq cent dix, dans des vaisseaux effroyablement chargés; enfin, Handfield, seize cent soixante-quatre dans la baie de Port-Royal.

Les débris de la population, qui avaient échappé aux recherches, avaient pris la fuite dans les bois. Le nombre total des déportés acadiens dépassait le chiffre de six mille. Haliburton porte ce chiffre à sept ou huit mille.

Dans le bassin des Mines, les transports, chargés de leur cargaison humaine, n'attendirent qu'un bon vent pour lever leurs ancres et cingler hors de la rade. Winslow eut un mouvement d'orgueilleuse satisfaction quand il les vit déployer leurs voiles et doubler, l'un après l'autre, le cap Blomedon. Il avait réussi au-delà de ses espérances. Toute cette vaste baie, où travaillait comme un essaim d'abeilles, un peuple industrieux, était maintenant déserte. Dans les villages silencieux, où les portes et les fenêtres des maisons battaient au vent, on n'entendait plus que les pas de ses soldats et les mugissements des troupeaux qui erraient inquiets autour des étables, comme pour chercher leurs maîtres.

D'après les ordres qu'il avait reçus du gouverneur Lawrence, toutes les constructions devaient être détruites, afin que les habitants échappés aux poursuites, privés d'asiles, fussent forcés de se rendre.

Les derniers navires qui emportaient les exilés n'avaient pas encore franchi l'entrée du bassin des Mines, quand ces infortunés, qui jetaient un regard d'adieu sur leur cher pays, aperçurent des nuages de fumée qui montaient du toit des maisons. En quelques instants, toute la côte, depuis Gaspareaux jusqu'à la Grand-Prée, fut enflammé, car les granges et les étables, toutes pleines de foin et de gerbes, prirent feu comme des traînées de poudre. Un cri de douleur s'échappa de toutes les poitrines.

Mais ce fut lorsque les Acadiens virent brûler la jolie église de la rivière aux Canards, dont l'incendie leur faisait voir clairement le sort qui attendait celle de la Grand-Prée, que leur désespoir fut inexprimable.

Ces deux temples surmontés de leurs gracieux clochers, et dont les boiseries intérieures, sculptées avec goût, étaient toutes en bois de chêne, leur avaient coûté tant de sacrifices! Qu'étaient devenus les vases sacrés, les ornements d'église, dont plusieurs, fort riches, leur avaient été envoyés en présent par le roi Louis XIV? C'était à la garde de leurs églises qu'ils avaient confié leurs morts abandonnés dans les cimetières. Ils avaient encore dans l'oreille les sons joyeux des cloches qui les appelaient aux offices des dimanches, et qui leur annonçaient l'angelus de l'aurore et du soir. Hélas! ils savaient qu'ils allaient être jetés dans des contrées où ils ne verraient plus ces beaux offices ni la robe noire de leurs prêtres!

Quand les habitants de Port-Royal réfugiés dans les bois avaient vu, comme eux, leurs maisons incendiées, ils n'avaient pas osé sortir de leur retraite; mais quand ils avaient vu mettre le feu à leur église, ils s'étaient élancés furieux sur les incendiaires, en avaient tué ou blessé vingt-neuf et mis les autres en fuite; puis ils s'étaient rejetés dans les bois.

Décembre était avancé quand Winslow eut fini son oeuvre de destruction. Il ne s'était pas hâté de prendre la mer, afin d'amener ceux des fugitifs que la faim et la misère forçaient de sortir des bois. Les derniers embarqués mirent à la voile, dans l'après-midi du 20 décembre, au nombre de deux cent trente-deux sur deux goélettes: l'une à destination de Boston, l'autre de la Virginie.

Ll semble que Longfellow, qui a si bien chanté les malheurs des Acadiens, et qui, paraît-il, n'a jamais vu la Grand-Prée, ait été assis en face du cap Blomedon, lorsqu'il écrivit ce beau passage par où s'ouvre son poème d'Evanbéline:

This is the forest primeval. The murmuring pines and the hemlocks,
Bearded with moss, and in garments green, indistinct in the twilight,
Stand like Druids of eld, with voices said and prophetic,
Stand like harpers hoar, with beards that rest on their bosoms.
Loud from its rocky caverns, the deep-voiced neighboring ocean,
Speaks, and in accents disconsolate answers the wail of the forest.

This is the forest primeval; but where are the hearts that beneath it
Leaped like the roe, when he hears in the woodland the voice of the huntsman?
Where is the tatch-roofed village, the home of Acadian farmers,—
Men whose lives glided on like rivers that water the woodlands,
Darkened by shadows of earth, but reflecting an image of heaven!
Waste are those pleasant farms, and the farmers for ever departed!
Scattered like dust and leaves, when the mighty blasts of October
Seize them, and whirl them aloft, and sprinkle them far over the ocean.
Naught but tradition remains of the beautiful village of Grand-Pré.

"C'est la forêt primitive. Les pins murmurants et les mélèzes vêtus de leur barbe de mousse et de leur robe de feuillage, se dressent, vagues et confus, dans le crépuscule, comme les druides d'autrefois, et font entendre des voix tristes et prophétiques. L'océan voisin jette sa grande voix dans les cavernes sonores des rochers, et ses accents inconsolables répondent aux soupirs de la forêt.

"C'est la forêt primitive; mais où sont les coeurs qui battaient comme celui du chevreuil, quand il entend dans la bruyère la voix du chasseur? Où sont les toits de chaume du village, la demeure du labourer acadien, dont la vie, voilée par les ombres de la terre, mais reflétant l'image des cieux, s'écoulait comme les ruisseaux qui arrosent les terres vierges? Les chaumières dévastées ont disparu, et leurs habitants sont partis pour toujours, dispersés comme la poussière et les feuilles, quand les violentes rafales d'octobre les saisissent et les font tourbillonner dans l'air et pleuvoir au loin sur l'océan! Du joli village de la Grand-Prée, il ne reste plus rien que la tradition."

L'abbé Le Guerne a raconté quelques-unes des scènes navrantes dont il avait été témoin:

"La plupart des malheureuses femmes (des environs de Beauséjour), séduites par de fausses nouvelles..., emportées par l'attachement excessif pour des maris qu'elles avaient eu permission de voir trop souvent, fermant l'oreille à la voix de la religion, de leur missionnaire, et à toute considération raisonnable, se jetèrent aveuglément et comme par désespoir dans les vaisseaux anglais. On a vu dans cette occasion le plus triste des spectacles: plusieurs de ces femmes n'ont pas voulu embarquer avec leurs grandes filles et leurs grands garçons par le seul motif de la religion."

L'expédition dirigée contre Cobequid trouva le village abandonné, et ne put qu'incendier les maisons. Les Cobequites (c'était ainsi qu'on les appelait) traversèrent dans l'île Saint-Jean (île du Prince-Edouard), où ils espéraient se mettre à l'abri de nouvelles attaques; mais ils n'étaient qu'au commencement de leurs malheurs.

Ils furent rejoints par cinq cents autres fugitifs, des environs de Beauséjour et de Tintamarre, qu'y fit passer Le Guerne.

La destination des déportés avait été prévue d'avance par le gouverneur Lawrence, qui, d'Halifax, avait dirigé toutes les opérations. Ils devaient être débarqués dans les principaux ports de mer du littoral américain, depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la Géorgie, c'est-à-dire sur une étendue de plusieurs centaines de milles. Cet ordre, dont peut-être Lawrence n'aperçut pas toutes les conséquences, fut le plus barbare et le plus fatal aux Acadiens, car il mettait un grand nombre de familles séparées dans l'impossibilité de se retrouver.

Aucune raison ne peut justifier un pareil acte; il eut été au contraire de bonne politique d'établir les Acadiens ensemble dans quelqu'une des provinces éloignées, où leur présence n'aurait offert aucun danger, où ils se seraient multipliés avec la rapidité qu'on leur connaissait, où ils auraient fini par devenir les citoyens fidèles de la future République.

Pendant que les transports cinglaient sur la baie de Fundy, un Acadien de Port-Royal, du nom de Beaulieu, ancien navigateur au long cours, ayant demandé au capitaine du navire où il était détenu, avec deux cent vingt-quatre autres exilés, en quel lieu du monde il allait les conduire:

—Dans la première île déserte que je rencontrerai, répondit-il insolemment. C'est tout ce que méritent des papistes français comme vous autres.

Hors de lui-même, eBaulieu, qui était d'une force peu ordinaire, lui asséna un coup de poing qui l'étendit sur le pont. Ce fut le signal pour les autres captifs, qui probablement s'étaient concertés d'avance. Quoique sans armes, ils se précipitèrent sur leurs gardes, en blessèrent quelques-uns et mirent les autres hors de combat.

Beaulieu prit ensuite le commandement du transport, et alla l'échouer dans la rivière Saint-Jean, près de la mission que dirigeaient alors les PP. Germain et De la Brosse.

Durant les cinq années de guerre qui suivirent l'automne de 1755, toute la Nouvelle-Ecosse fut sillonnée de partis d'éclaireurs qui firent une chasse implacable aux fugitifs acadiens. Ceux-ci s'étaient divisés en deux courants: l'un qui remontait par étapes vers les frontières du Canada: l'autre qui inclinait vers l'extrémité de la presqu'île, espérant trouver quelque asile inaccessible et des moyens de vivre au bord de la mer. L'abbé Desenclaves, qui s'était retiré depuis deux ans au cap de Sable, et qui avait accueilli une partie de ces derniers après leur fuite de Port-Royal, se trouvait encore au milieu d'eux en 1756. On voit quel était leur sort par l'extrait suivant d'une lettre qu'il écrivait à Québec, en date du 22 juin:

"Nous sommes en prières, disait-il, pour obtenir sur nous les miséricordes du Seigneur, mais il est à craindre que nos paroles ne manquent de la force d'une foi vive. Tout le cap de Sable avait été à couvert de toute insulte jusqu'au 23 avril, qu'un village fut investi et enlevé; tout fut brûlé, et les animaux tués ou pris, et une maison à quatre lieues de là eut le même sort, le même jour. Le dimanche après la Passion, on pillait une maison et on prit les bestiaux appartenant à M. Joseph d'Entremont qui avait été pris à la pêche avec un fils à lui, un à sa femme et un garçon du Port-Royal. Il y avait à une petite lieue de la maison, mon presbytère et une modeste chapelle; ils n'y ont pas encore été, ils n'ont pas même brûlé un petit oratoire que j'avais où ils ont été, le lundi de la Pentecôte. Ils forcèrent sans doute M. Joseph d'Entremont de les conduire chez ses enfants, dont ils tuèrent l'un d'eux, lui enlevèrent la chevelure, pillèrent leur cabane, qu'ils brûlèrent; ils emmenèrent quelques animaux. Les autres enfants ont pris la fuite, tout le reste s'est retiré dans les bois faisant garde en cas de surprise. Je compte qu'ils auront de la peine à me trouver avec une vingtaine d'âmes qui sont avec moi; nous n'avons rien laissé dans nos maisons, pas plus que dans l'église; nous attendons ici la miséricorde du Seigneur. Si les choses ne s'accommodent pas, nous ferons notre possible pour gagner la rivière Saint-Jean au printemps; si elles s'accommodent et que Monseigneur le veuille, j'irai finir mes jours dans quelque coin de communauté en Canada. Sinon, il faudra que je passe en France d'où j'ai reçu des lettres d'instances tout fraîchement. Plaise à la miséricorde de Dieu de me faire connaître sa sainte volonté. Souvenez-vous de nous dans vos saints sacrifices."

Cette lettre laissait assez prévoir ce qui devait arriver: l'abbé Desenclaves et son petit troupeau furent cernés, embarqués sur un navire et envoyés à Boston.

Malgré ces dragonnades, un certain nombre de familles, entre autres celles du bassin des Mines et de Port-Royal, qui passèrent l'hiver de 1756 dans le voisinage de la baie de Fundy, parvinrent à se tenir cachées jusqu'à la conclusion de la paix, grâce surtout à l'amitié des sauvages. Ralliées ensuite par les missionnaires, leurs seuls et inséparables amis, et rejointes par d'autres familles acadiennes revenues de l'exil, elles ont été l'origine des florissantes paroisses qu'on voit aujourd'hui autour de la baie Sainte-Marie.

Du site aujourd'hui désert qu'occupait la Grand-Prée, on aperçoit un bon nombre d'habitations disséminées sur les hauteurs qui s'arrondissent autour du bassin des Mines; mais, hélas! pas une de ses maisons n'est habitée par des Acadiens. Elles ont été bâties sur les cendres de leurs foyers, par des hommes étrangers à leur race, qui vivent en paix et richement sur ces domaines, que d'autres mains avaient ouverts à la culture. Cette pensée me donnait un serrement de coeur, chaque fois qu'en traversant la Grand-Prée, je jetais un coup d'oeil sur le paysage environnant.

Avant de m'éloigner, je voulus suivre le chemin qu'avaient parcouru les exilés jusqu'au lieu de l'embarquement. Là, assis sur le talus de la grande digue, au pied de laquelle venait battre l'océan, je restai longtemps à écouter le bruit mélancolique de ces mêmes flots qui avaient mêlé leurs gémissements à ceux des infortunés bannis. J'ouvris **Evangéline** et j'en lus les principaux passages. On conçoit ce que peut avoir de charmes une telle lecture faite sur le théâtre même des événements. J'invite ceux qui ont pris quelque intérêt à ce qui précède à relire le poème d'**Evangéline**; ils se convaincront, malgré ce qu'ils ont pu voir de contraire dans des publications récentes, que la touchante élégie de Longfellow est en tout point l'écho fidèle et poétique de la tradition.

ACADEMIE PROVENCHER

Le Frère Joseph demeure principal de l'Académie Provencher. Un seul professeur est changé, c'est le frère Léo.

Le sommeil est la nourriture principale des enfants. Et sans un bon sommeil, un enfant ne peut croître. Un bon sommeil est chose impossible si l'enfant souffre des vers. Les Poudres de Miller contre les vers détruiront ces parasites et les chasseront de l'organisme et permettront à l'enfant d'avoir un sommeil parfait. Ces poudres ne peuvent nuire même à l'enfant le plus délicat de santé et il n'est aucun remède aussi puissant pour rendre la santé à l'enfant souffrant des vers.

EN VOYAGE

M. J.-A.-W. Poisson, de la Cie Pathé, est parti pour un voyage d'affaires à New-York. Il sera absent une quinzaine de jours.

DANS LE MONDE

Le Pape et la France

Rome, via Paris, 9. — A la suite d'une protestation du cardinal Luçon, évêque de Reims, contre la déportation des habitants dans les régions envahies de la France, le Vatican, par l'intermédiaire du cardinal Hartmann, archevêque de Cologne, a soumis ces allégations au gouvernement allemand. La communication du Vatican est virtuellement une répétition de la lettre du cardinal Luçon.

Cinquante-sept nouveaux décès

New-York, 9. — L'épidémie de paralysie infantile devient de plus en plus violente. Durant les dernières vingt-quatre heures, il y a eu 183 nouveaux cas et 57 décès.

Les Poilus progressent à Fleury

Paris, 9. — Les troupes françaises ont repoussé plusieurs attaques allemandes et ont même fait des progrès dans le village de Fleury.

Encore des prisonniers

Petrograd, 9. — L'armée du général Letchitsky a fait le 7 août 7,400 prisonniers, dont 3,600 Allemands. Elle a en plus capturé 63 mitrailleuses.

Péronne en feu?

Berlin, 9. — L'artillerie française ne cesse de bombarder Peronne et un incendie menace de dévorer toute la ville. Un grand grand nombre de monuments ont été détruits.

Raid aérien

Londres, 9. — Le dernier raid aérien des Allemands a tué ou blessé 23 personnes.

Goritz n'est plus tenable

Londres, 9. — L'occupation de Goritz par les Italiens paraît chose certaine, car la ville est devenue intenable en face du terrible bombardement de l'artillerie italienne.

Prisonnier irlandais élu président

Londres, 9. — Le professeur John MacNeil, président des volontaires du Sinn Fein, qui subit la peine de l'emprisonnement à vie pour avoir pris part à la rébellion de Dublin, a été élu président de la Ligue Gaélique.

Ensevelis vivants

Wilkesbarre, Pa., 9. — Une explosion de grisou a surpris une quarantaine de mineurs dans la Mine numéro 6. Un cadavre a été retrouvé.

Fernie, Col.-Brit., 9. — Une violente explosion s'est produite dans la mine No 3, à Michel. On ignore combien il y avait d'hommes dans la mine et quel a été leur sort.



L'offensive de Joffre

Paris, 9. — L'offensive de Joffre donne ses résultats. Toujours dirigée avec méthode, elle continue à exercer sa pression sur les deux théâtres des opérations du front occidental.

Une paix honorable cet hiver

Londres, 9. — Le roi de Bavière a déclaré à une délégation bavaroise qu'avant cet hiver une paix honorable sera conclue.

Une perte de près d'un million

Saint-Jean, Terreneuve, 9. — L'Angleterre et la France ayant acheté la production d'huile de foie de morue de la Norvège, le prix de ce produit a subi une baisse de cinquante pour cent. Nos commerçants d'huile de foie de morue feront une perte d'un million de piastres.

Teinture à $70 la livre

New-York, 9. — On estime à $70 la livre la valeur de certaines teintures rares apportées par le sous-marin allemand Deutschland.

La fin de la guerre

Budapest, 9. — La Hongrie est fermement convaincue que la guerre ne se prolongera pas jusqu'en 1917. La quadruple entente a complètement échoué.

Plus de 5 millions de prisonniers

New-York, 9. — Le docteur John Mott porte à cinq millions le nombre des prisonniers faits par tous les pays en guerre. C'est le double des combattants qui aient jamais pris part à une guerre.

Ce n'est pas l'offensive générale

Paris, 9. — Le général Malleterre, l'un des principaux critiques militaires, vient de publier un intéressant article sur l'offensive actuelle des Alliés. Il conclut que ce n'est pas la grande offensive générale.

Goritz tombe aux mains des Italiens

Rome, 10. — Nos troupes sont maintenant en possession de Goritz. Cette place-forte autrichienne a dû céder devant les multiples atatques de nos troupes. Chose remarquable, la ville est dans un excellent état. Elle n'a été endommagée ni par les Autrichiens, ni par le feu des canons italiens.

On rajeunit les cadres de l'armée française

Paris, 10. — Dix-sept brigadiers-généraux ont été placés dans la section de réserve de l'armée. Ils ont été remplacés par des colonels qu'on a promus.

Les Français progressent à Hem

Paris, 10. — Les Poilus ont fait des progrès dans le bois de Hem et ont capturé cent Allemands.

Contingent russe en France

Brest, 10. — Un autre contingent russe est débarqué ici. C'est le cinquième contingent russe. Comme les précédents, il se chiffre à vingt mille hommes.

"Que l'Irlande soit pacifiée"

Londres, 10. — Le pape suit avec le plus vif intérêt la question irlandaise et fait des veaux ardents pour que soit pacifiée l'Irlande.

L'Afrique Orientale est aux Belges

Le Havre, 10. — Un communiqué officiel belge annonce que les troupes belges ont fini la conquête des colonies allemandes dans l'Afrique Orientale.

Les ravages d'une inondation

Charleston, W. Va., 10. — Les ravages causés par les pluies torrentielles de ces derniers jours ont causé des dommages qui atteindront certainement le chiffre de deux millions de piastres. On porte à cent le nombre des personnes qui ont perdu la vie.

La lutte jusqu'à la mort

Londres, 10. — Lord Derby, successeur de Kitchener, a fait aujourd'hui une importante déclaration. Les Alliés, a-t-il dit, ne cesseront de se battre que lorsque les Allemands se seront affaissés sous les coups. Il n'y aura pas de quartier.

Après trois ans d'hostilités

Berlin, 10. — L'Allemagne dispose encore d'immenses réserves. Un million de jeunes soldats s'entraînent aux casernes. La limite d'âge a été portée à cinquante ans. Cela permet à l'Allemagne de disposer encore de quatre millions d'hommes.

Près de Lemberg

Petrograd, 10. — La chute de la capitale de la Galicie devient de plus en plus imminente. Les dernières victoires russes ont fait tomber les derniers remparts protégeant cette ville.

L'inondation en Virginie

Huntingdon, W. Va., 11. — Des escouades de sauveteurs se dirigent vers les montagnes qui ont été ravagées par les inondations. Leur tâche est excessivement difficile, car les ponts ont été emportés et les routes obstruées ou supprimées par les éboulis.

Sous-marin autrichien coulé

Londres, 10. — Un contre-torpilleur français a torpillé un sous-marin autrichien, mardi, au nord de l'île Corfou. Le sous-marin a coulé avec son équipage.

Bombardement au nord de la Somme

Paris, 11. — Nos troupes ont violemment bombardé le front allemand au nord de la Somme et fait quelques prisonniers, à l'est de la côte 304.

Les Autrichiens battent en retraite

Rome, 11. — L'importance des succès italiens à Goritz se manifeste chaque jour de plus en plus. La bataille se poursuit à l'arrière de la ville sur un front de douze milles.

Erreur judiciaire

Buffalo, N. Y., 11. Un nommé Earl King a confessé au shérif Nichols qu'il était l'auteur du meurtre de Charles Phelps et de sa maîtresse de pesion, Mary Walcott, survenu le 22 mars 1915, à West Shelby.

Un nommé Charles Steilow avait été, pour ce double meurtre, condamné à mort, mais le jour de son exécution a été récemment retardé.

Les Alliés responsables

Berlin, 11. — Le sous-ministre des affaires étrangères en Autriche affirme que si les hostilités se poursuivent encore cet hiver, la responsabilité en retombera sur les épaules des Alliés qui s'obstinent à ne point faire la paix.

Grand calme sur le front

Londres, 11. — Le mauvais temps arrête les opérations sur le front occidental. Les bombardements se sont cependant continués toute la journée.

A six milles de Stanislau

Petrograd, 11. — Les troupes russes, sous la conduite du général Letheitzsy, ont, dans leur avance du côté ouest, conquis des positions qui ne sont plus qu'à six milles de Stanislau.

A même le sang des chameaux

Londres, 11. — L'armée turque mise en déroute par les Anglais a éprouvé des souffrances terribles en fuyant dans le désert. Les Turcs ont surtout souffert du manque d'eau. D'aucuns sont allés jusqu'à tuer leurs chameaux pour s'abreuver de leur sang.

Un navire papal à la mer

Rome, 11. — Pour la première fois depuis 1870, alors que le Pape perdait Rome, un navire papal a pris la haute mer. Tous les gouvernements ont été notifiés. Les couleurs papales flottent sur ce navire. On attache beaucoup d'importance à cet acte du Pape.

Sur un front de 65 milles

Salonique, 14. — Les Alliés se préparent à attaquer les Bulgares et les Allemands sur un front de soixante-cinq milles.

Les succès russes

Londres, 13. — Mariampol, en Galicie, le village de Podgiacy, ainsi que plusieurs autres villages le long de la rivière Sereth, ont été capturés par les Russes. La situation de l'armée de von Bothmer devient de plus en plus difficile.

15,000 prisonniers depuis le 6 août

Rome, 13. — Le général Cadorna est enthousiasmé de la tournure des derniers événements. Plus de 15,000 prisonniers ont été faits depuis le 6 août.

La voie libre jusqu'à Bapaume

Londres, 13. — L'incessant bombardement des positions ennemies par l'artillerie anglaise produit ses effets. La voie est maintenant claire pour une attaque contre Bapaume.

Vingt-cinq perdent la vie

Johnstown, Pa., 13. — Vingt-cinq personnes ont été tuées et 63 blessées dans une collision entre deux trains.

INSTITUTEUR DEMANDE

Nous demandons un maître ou maîtresse de deuxième certificat pour enseigner le français et l'anglais à l'école de Sainte-Elizabeth. S'adresser à

PIERRE SAMSON,
Sec.-Trésorier,
Sainte-Elizabeth, Man.

STENOGRAPHE DEMANDEE

On demande une sténographe sachant l'anglais et le français. Devra avoir de l'expérience. S'adresser à la
West Canada Publishing Co. Ltd.
619 ave McDermot, Winnipeg

Les Russes capturent Tustobaly

Londres, 14. — Les Autrichiens et les Allemands continuent à reculer devant les Russes qui ont obtenu de nouveaux succès sur la rivière Sereth. Le village fortement défendu de Tustobaly a été pris par les Russes.

Les Français font des prisonniers

Paris, 14. — Plus de 2,000 prisonniers non blessés et 70 mitrailleuses ont été capturés par les Français depuis le 6 août.